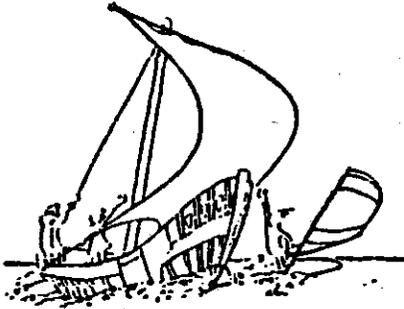


138 - 1989



On n'en finit pas !

La Rencontre Nationale des équipes associées, dont ce numéro livre quelques échos, est à peine terminée que se profile à l'horizon l'Assemblée de Pentecôte 90...

Elle nous concerne tous.

D'abord parce que ce rassemblement s'appuie sur notre vie et notre travail collectif depuis bientôt quatre ans. A ce thème : « Dire Dieu dans les langues de ce monde qui change ». Association et Mission de France ont consacré le meilleur de leur recherche. C'est lui qui fut au cœur de la Rencontre Nationale. C'est lui qui sera au cœur de Pentecôte 90.

Ensuite parce que cette Assemblée veut être un temps fort de notre engagement pour une Eglise ouverte sur le monde, servante des hommes, au service de leur liberté, de leur dignité, de leur avenir possible avec tous les Frères de la planète et avec Dieu. Eglise de plein vent : qui prend le vent en pleine figure et que le vent pousse au-delà d'elle-même.

Car cette Assemblée concerne plus que nous. Nos prétentions sont modestes, mais, ici ou là, beaucoup nous disent quel signe d'espérance elle représente pour eux.

Au moment où l'on parle de nouvelle Evangélisation de l'Europe, notre responsabilité est d'être les témoins vivants et engagés de ce qui a été découvert par l'Action Catholique, par d'autres groupes et congrégations et par nous mêmes, dans l'Eglise de France, depuis cinquante ans : la mission en forme de dialogue, le partage de vie, l'engagement pour la justice, la coresponsabilité des prêtres, des laïcs et de ceux qui sont engagés dans la vie religieuse. Toutes ces choses, et bien d'autres, sont notre patrimoine commun, nous devons en témoigner et en passer le relais aux nouvelles générations.

Pentecôte 90, c'est aussi cela.

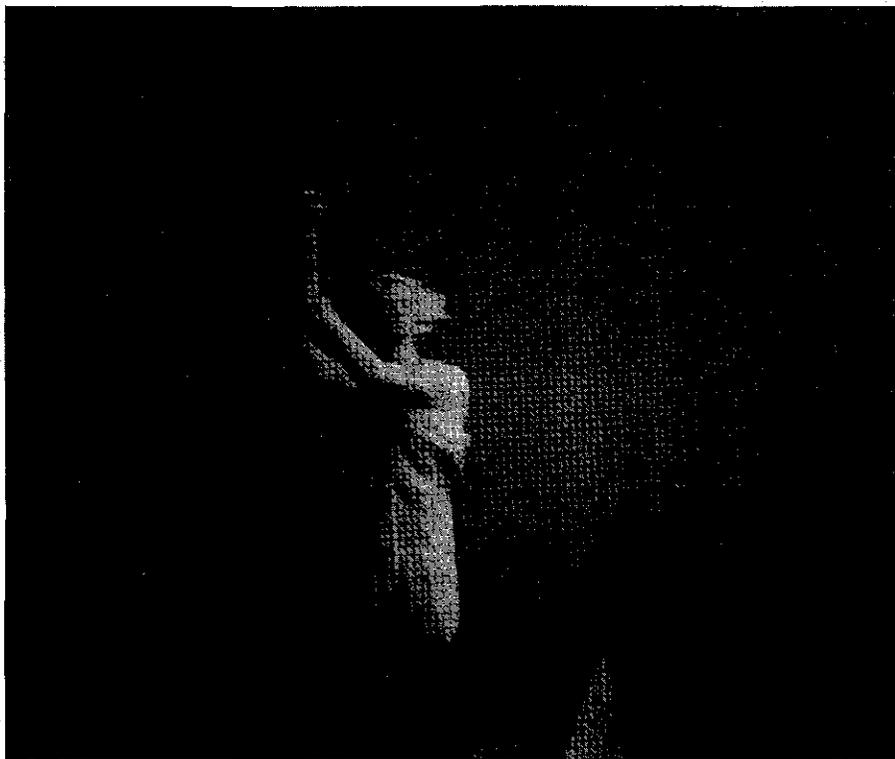
Et cela demande que chacun rassemble ses forces pour inviter, proposer, diffuser l'information auprès des jeunes et des amis...

La planète est devenue notre village : seule une Eglise ouverte aux quatre vents pourra y témoigner d'une Parole de Vie.

Jean-Marie PLOUX.

« *J'aime ta joie !* »

mai et juin à Pékin



Rentrant de Pékin pour un relativement court séjour en France, je m'attendais à être sollicité d'écrire. Et pourtant, au moment de le faire, je prends conscience des limites étroites dans lesquelles doit se contenir mon propos, d'un risque surtout, celui de mettre en danger tel ou tel ami chinois.

Quelques-uns de mon entourage m'ont dit certes : « Témoinne ! », comme à tout étranger quittant la Chine ; mais la demande la plus pressante de pratiquement tous mes amis et collègues a été : « Reviens-nous vite ! ». Bien sûr je vais repartir « chez moi », bien sûr je vais reprendre le cours d'une vie juste interrompue, mais je veux pouvoir à nouveau croiser les regards d'amis respectés, ... et non « utilisés ».

Avant d'aller plus loin, je dois noter une tentation qui m'a traversé l'esprit, très vite après mon retour en France. Dans les premiers jours, j'ai lu beaucoup de ces articles de témoins ou de « spécialistes » de la Chine qui ont abreuvé le public d'analyses savantes. Pour répondre aux questions qu'on me posait, je me suis moi aussi lancé dans des essais d'explication, ou pire encore, de prospective. J'ai connu le risque de jouer à l'historien, alors qu'ils m'ont demandé simplement d'être le mémorialiste, celui pour qui le leitmotiv restera longtemps, face aux « réalistes » : « N'oublions pas le 4 juin ! », non par esprit de vengeance, mais parce que rien ne pourra se construire désormais sans prendre en compte cette évidence que (une fois encore !) la barbarie a écrasé la voix d'un peuple innocent.

Alors, et en raison de tout cela, mon témoignage sera bref et en forme de « Je ». Si j'ai « communiqué » à la révolte étudiante, si j'ai été « solidaire », je n'ai pas été un participant ; je n'ai pas occupé Tian'anmen, je n'ai pas fait la grève de la faim, je n'ai pas affronté les chars. Nulle outrecuidance donc dans ce « Je » ; simplement un immense respect, une totale prudence pour une immense amitié reçue.

La non-violence

On l'a dit et redit ! 3 000 grévistes de la faim tombant comme des mouches sur le béton surchauffé de Tian'anmen ! Cette image n'a pas fini d'étonner. Pour ma part, j'ai côtoyé cette non-violence vécue, à travers quelques gré-

visites de la faim justement, revenus se « refaire » une santé bien dégradée ; à travers aussi ceux (celles en fait !) qui chaque nuit s'en allaient « séduire » les soldats, armées de leur seule gentillesse, de leur seule parole, de leurs seules larmes.

On m'a plusieurs fois demandé en France pourquoi cette non-violence ? La question m'a toujours pris de court par son étrangeté, tant cette forme de lutte m'a paru s'imposer dès le début comme jaillissant de la spontanéité et de l'innocence de gosses de 18-20 ans. Je dis bien innocence et non « naïveté romantique ». L'innocence que j'ai lue dans les yeux de ces jeunes découvrant, dès le 20 avril, la brutalité du mensonge venu souiller leurs intentions les plus sacrées ; l'innocence qui conduisait à ce cri souvent lu sur les banderoles ou les tee-shirts : « Maman ! Je ne fais rien de mal ! » (n'oublions pas que la perte du lien aux parents peut être une perte d'identité !).

Depuis Gandhi, Martin Luther King, la non-violence a certes acquis droit de cité en notre siècle finissant. Mais cette attitude rejoint probablement quelque chose de profond dans la culture chinoise, quelque chose qui aurait sa source dans cette quête constante de l'unité harmonieuse de toute la personne. Dans les jours de tension la plus vive, après le 4 juin, alors même qu'on s'attendait à être investi par l'armée, les gens commençaient comme d'habitude leurs journées, dans le petit matin, par la pratique du « Taiji », cette lente méditation du corps héritée des lointains mystiques taoïstes. Attitude encore en pleine harmonie avec la soif d'un « plus » que l'on sentait grandir chez ces jeunes depuis quelques années, en pleine connivence avec les slogans lus dans les premières semaines du mouvement : « Ame de la Chine ! », « Et ta foi, gouvernement ! », « Et l'âme chinoise, qu'en faites-vous ? », et cet autre, prémonitoire : « Quand le sang des étudiants coule, l'âme du peuple est atteinte ! ».

Et c'est probablement l'affleurement d'un mystère de cet ordre que j'ai perçu dans la première période du mouvement étudiant, puis populaire : la montée impétueuse de l'expression revendicative d'un plus ... de liberté, de démocratie bien sûr, mais enracinée dans un ailleurs nourri de 4 000 ans de civilisation. Je me souviens d'un moment « intolérable », le 16 mai, un mardi, qui devait marquer le début d'une manifestation quasi incessante de trois jours,

quand les délégations ouvrières, venues de toutes les banlieues lointaines de la ville, apportaient leur soutien aux grévistes de la faim. Je me trouvais à trois kilomètres à l'Est de la place Tian'anmen, et devant ces masses qui à pied, en vélo, en camions convergeaient vers le « cœur » du mouvement, j'ai mesuré mon incapacité à rejoindre les motivations les plus profondes de ce peuple. Les quelques mètres qui séparaient mon immobilité de ce mouvement marquaient la mesure immense et à vue humaine infranchissable entre deux histoires, deux « mondes spirituels », ...

La peur

Matinée du dimanche 4 juin.

Mêlé à toute la population de l'Institut, et à mesure que nous parvenaient les témoignages des « revenants » de Tian'anmen, devant le corps d'une victime de la nuit, dans l'attente anxieuse du retour de « nos » étudiants que nous savions en ville, j'ai senti monter, croître jusqu'à l'inimaginable un sentiment unique : la stupeur. « Ils » avaient osé ; l'armée du peuple faisait couler le sang du peuple. Stupeur à son paroxysme, l'après-midi du même jour, lors d'une cérémonie funèbre en mémoire des « tués », devant une chapelle ardente pieusement dressée à côté des « dazibaos ».

Et puis, sans transition, la peur s'est installée : peur éprouvée par les étrangers, étudiants et professeurs, quittant en catastrophe le campus ; mais surtout peur des étudiants chinois s'attendant à être abattus, massacrés par l'armée pénétrant de nuit jusque dans les « chambres-dortoirs ». Peur alimentée, entretenue par les rumeurs les plus folles nées des fusillades entendues au lointain. Quelle détresse dans cet aveu d'étudiantes : « Jacques, on a peur ! », elles qui quelques jours plus tôt scandaient encore avec leurs camarades : « On n'a pas peur, pas peur ! », elles qui osaient alors se mettre en travers des camions militaires. Peur physique de ces gorges qu'il fallait dénouer ; souvenir intolérable de ces regards agrandis et comme morts qui parfois encore me tirent d'un sommeil moins serein qu'avant.

Ainsi a-t-on vécu ces journées des 5, 6, 7 ... juin.

Les soldats ont rodé autour des campus ; ils n'y sont pas entrés. Alors la vie a repris, la vie l'a emporté. On s'est surpris à faire les gestes sauveurs : cacher le matériel pour une autre fois : le feu surtout, pour détruire les signes écrits, tracts, lignes griffonnées sur un carnet dans la chaleur encore et toujours studieuse des manifestations, pages intimes de journal, ... en un autodafé qui ne pouvait en rien affecter, affaiblir la mémoire ; le courage de fuir pour retrouver ailleurs une paix fragile, le courage d'atteindre une gare et pour cela aller à la rencontre des blindés, traverser l'avenue de la Grande Paix encore habitée, hantée de ses morts ; le courage enfin de rire, de plaisanter en commentant les soubresauts des vieux s'affrontant par armées interposées, des vieux déjà sortis de l'histoire...

Puis la peur a fait place à l'angoisse, l'appréhension, vives certes, devant les noires perspectives ouvertes par la répression : la rééducation politique, le lavage des cerveaux (après celui de la Place !), les arrestations, les exécutions peut-être même d'amis, de frères...

Mais l'angoisse n'est déjà plus la peur. Les étudiants n'ont pas obtenu la liberté d'expression ; pourtant la population a conquis la liberté de parole, liberté gardée jalousement. A la mi-juillet, les armes n'avaient pas « encore » réussi à imposer le silence méfiant, la suspicion réciproque ; l'espoir demeurait intact...

La Fraternité

Durant mon séjour en France, combien d'amis se sont étonnés de m'entendre parler avec émotion de la chaleur rencontrée dans les relations, au cours de ce printemps de Pékin. Et bien oui, les Pékinois eux-mêmes n'en revenaient pas de l'euphorie unanime. On s'extasiait de rencontrer partout la gentillesse, les sourires, là où d'habitude éclataient si souvent, si facilement les injures et les bagarres, dans les bus, dans les allées cyclistes, dans les magasins, dans les restaurants. Règne de la connivence entre tous, professeurs, étudiants, connivences dans laquelle je me sentais inclus, recevant ma part de sourires et des gestes, les gestes surtout dont les amis chinois sont habituellement si avares, par pudeur peut-être, plus vraisemblablement par réserve contrainte ; ces mains serrées, ces mains posées sur les bras étaient autant de gestes de fraternité.

Le renversement, la « conversion » étaient si frappants que le si austère, si rébarbatif Quotidien du Peuple n'a pu manquer de les relever. Quelques jours après la proclamation de la loi martiale, ce journal consacrait encore un commentaire en première page au règne de la « morale civique », faite tout simplement de comportement de politesse, de respect des autres, de l'art de vivre au quotidien en bonne entente ; on était fier d'avoir réussi à créer en quelques semaines ce que le pouvoir s'acharnait à vouloir « imposer » par des campagnes de propagande. On avait voulu tout planifier y compris la « convivialité » ; on se désespérait de devenir une peuple « civilisé », et l'on s'apercevait tout à coup avec étonnement que le peuple est bon et beau.

Je viens d'évoquer des campagnes de propagande, comme celle des « cinq recommandations, quatre beautés » (cinq recommandations : politesse, civilité, hygiène, discipline, vertu ; quatre beautés : âme, comportement, langage, environnement). Depuis 10 ans, le pouvoir se donnait pour tâche affirmée d'établir une société de « jingshen wenming », expression que l'on rend habituellement par « civilisation spirituelle », dont j'ai souvent fait remarquer à mon entourage la connotation religieuse certainement absente de l'intention d'un Deng Lijun et autres spécialistes de la propagande musclée. J'ai envie de dire que nous avons connu en ces quelques semaines quelque chose comme une civilisation spirituelle. Chrétiens, nous disons que tous les hommes sont frères. Mais il y a loin de cette conviction qui semble aller de soi dans la dénomination commune d'un Jésus-Christ souffrant et mourant pour la vérité des hommes, ... à l'expérience concrète de cette fraternité. Pour ma part, dans un pays pourtant où les relations professeurs-étudiants demeurent, quoi qu'on fasse, d'abord hiérarchiques, je sais que mes étudiants, des jeunes de 18-23 ans, sont vraiment devenus des petits frères, des petites sœurs en humanité spirituelle.

Ma famille, mes amis, mes frères m'ont dit s'être inquiétés pour moi. On m'a souvent demandé, pendant mon séjour en France, si tout ceci n'avait pas été difficile, dur à vivre. Là encore, question étrange pour moi qui, pas un seul instant, n'ai partagé cette inquiétude, parce que pas un seul instant je n'ai été inquieté, ni seul. La semaine de la peur n'a certes pas été une partie de plaisir. Se faire contrôler en pleine nuit par une patrouille militaire composée de « gamins » de vingt ans à l'arme braquée et aux réactions imprévisibles, n'a bien sûr rien de réjouissant. Pourtant...

Un souvenir en dira plus long que tout discours. En quittant l'école, les 6 et 7 juin, les « collègues » étrangers me faisaient leurs adieux. Alors que amies, allemande et italienne, m'étreignaient en pleurs, muettes devant ma tranquille volonté de rester, une jeune femme japonaise s'est légèrement inclinée devant moi et m'a dit simplement, dans un Chinois balbutiant, ces mots à vrai dire bouleversants : « J'aime ta joie ! ».

Et bien oui, c'est vrai, j'ai été heureux. Heureux pour une communion tant attendue, tant priée et soudain totale. Heureux pour tant d'humaine tendresse partagée, reçue surtout. Heureux pour avoir été témoin d'un « ailleurs ».

Tout le monde a vu cette image d'un jeune homme dressé face aux chars. Image parlante ; image reproduite, ... et déjà vendue !

Je pense souvent à une autre image que je n'ai pas rencontrée ici. Photo prise le 22 avril, jour des obsèques de Hu Yaobang. On y voit l'immense escalier qui, de la place Tian'anmen, conduit au Palais de l'Assemblée du Peuple ; au pied de l'escalier, les étudiants, en rangs serrés ; en haut de l'escalier, barrant l'accès aux portes vitrées du Palais, un cordon de police ; et au milieu des marches, à genoux, mains levées pour présenter respectueusement les demandes des étudiants, trois délégués. Appel, geste de « soumission » qui n'aurait pas laissé insensible un empereur et que n'ont pas su comprendre, accueillir, les trois mille « détenteurs » de pouvoir, seuls admis au grotesque hommage à un « compagnon » renié et rejeté. Dès ce moment les jeux étaient faits ; dès ce moment on aurait dû comprendre que le dialogue n'aurait jamais lieu. Et c'est cela qui est étonnant : malgré tout, contre l'évidence, les étudiants, puis la population, y ont cru jusqu'au bout.

Qu'on me pardonne ! Je crois que seul l'Esprit peut inspirer une telle folie. Idéalisme ? Soit ! Une part de mon bonheur est d'avoir été témoin de la force « amoureuse » de l'Esprit quand il habite une jeunesse respectueusement « rebelle ». C'est fort de cette « révélation » que dans quelques jours je repars vers ce qui est déjà un peu « chez moi », poursuivre avec mes « frères et sœurs » la quête de cet Esprit aux « marges » de mon Eglise.

19 août 1989.

Dire Dieu Laisser Dieu se dire

Pour la 5^e fois depuis 1976, les équipes Associées se sont rassemblées les 1^{er} et 2 juillet 89 au plan national, ainsi que des délégués d'équipes de la Mission de France, des évêques ou responsables diocésains. C'est d'abord la rencontre et la fête, un portrait grandeur nature de ce qu'est l'Association aujourd'hui, dans sa diversité.

Dans le coude à coude avec les hommes, dans la vie quotidienne, nous sommes souvent affrontés à cette question sous-jacente : Où est-il ton Dieu ?

Depuis 2 ans, dans les équipes Associées comme dans celles de la Mission de France, toute une recherche s'est développée autour des thèmes suivants :

- Dimension spirituelle engagée dans la manière dont les gens et nous-mêmes vivons la modernité et la sécularisation de notre société.
- Nos difficultés à « dire Dieu ». D'où viennent-elles ?
- Qu'est-ce qui parle de Dieu aujourd'hui ?
- Que pouvons-nous dire, nous-mêmes, de notre expérience de Dieu ?

Eric Brauns qui a suivi cette réflexion en fait une synthèse dont la conclusion met l'accent sur trois convictions intimes :

« 1^o) Il n'y a pas de mission pensable sans prise en compte du poids énorme des réalités économiques, sociales, politiques qui écrasent les hommes de notre temps. Prendre en compte, c'est essayer de comprendre mais aussi partager et lutter, dénoncer et transformer. Plus que jamais, la phrase du Synode de 1971 reste valide : « Le combat pour la justice fait partie de l'annonce de l'Évangile » (1). Un dire Dieu qui en même temps ne fait pas du bien à l'homme est une aliénation de plus. « La Sagesse a été reconnue à ses œuvres » dit l'Écriture (Mt 11,19).

(1) Au cours de ce week-end, deux témoins font part de leur expérience et de leur engagement, l'un dans les enjeux planétaires du développement (voir page 11) et l'autre dans le monde ouvrier en France (voir page 45).

2°) Il n'existe pas de dilemme entre une mission-présence et une mission-action, mais il y a bien un abîme entre une mission conquérante, irrespectueuse des cultures humaines, ivre de ses certitudes et de ses vérités, et une mission invitante, infiniment curieuse des cultures, inquiète des richesses des autres et s'émerveillant de leurs propres vérités.

Certes, les changements du monde ne sont pas tous bons, mais il est faux de penser qu'une culture puisse être mauvaise et qu'on puisse la rejeter comme l'Antéchrist. Il n'y a ni monde perdu, ni civilisation damnée. Affirmer Dieu ne peut aller de pair avec nier l'homme et sa culture. Un « dire Dieu » est estimable dans la mesure où il respecte l'homme. Il n'y a d'accueil digne de Dieu que là où l'homme est pleinement reçu comme un être libre.

3°) Même si c'est enfoncer une porte ouverte, je redis que rien d'autre que notre foi ne peut fonder notre « dire Dieu ».

Au nom de quoi sommes-nous persuadés que c'est la même démarche de rencontrer Dieu et d'accueillir l'homme ? Au nom de quoi pouvons-nous poser que l'on peut dire Dieu sans renier ou dévaluer ce qu'est l'humanité ? Certainement pas au nom d'un vague oecuménisme humaniste, d'un sentimentalisme conciliant, bonasse, sans jugement, sans vigueur et sans discernement, mais plutôt parce qu'être chrétien, c'est être un autre Christ, celui qui sait qu'en tout homme Dieu est présent avant nous, avant même notre Eglise et notre mission.

En allant vers nos frères, nous allons vers ce que le Père a déjà fait en eux, nous n'apportons pas, mais nous révélons ce qui est déjà là. Nous sommes toujours devancés par celui que nous disons, même si nous ne le reconnaissons pas toujours.

Alors ? Dire Dieu : un pur acte de langage ? Des mots ? Du vent ? Non ! Plutôt un geste d'amour, de réciprocité, de celui qui reconnaît que le tout-Autre a toujours fait les premiers pas, que le Père, prodigue lui-aussi, est sorti au-devant de son enfant ».

Une rencontre nationale est à la fois un fruit mûr que l'on cueille et un tremplin pour l'avenir. Celle-ci, d'ailleurs, se situe comme une étape vers « Pentecôte 1990 : Eglise de plein vent », initiative prise par la Mission de France. Un théologien, Louis Boisset, pose en quelque sorte les jalons pour la poursuite de la recherche. Nous livrons aux lecteurs la totalité de son intervention, dans son style oral. Après avoir signalé les difficultés à dire Dieu aujourd'hui et la volonté de ne jamais perdre l'humanité de la Parole de Dieu, l'auteur centre sa réflexion sur l'expression : Laisser Dieu se dire (voir page 23).

Peut-on dire Dieu dans un monde tordu ?

Gabriel MARC

Si nous disposions d'une plage de temps plus vaste, il serait intéressant, bien que difficile, de nous représenter le portrait réel du monde contemporain en mouvement comme une sorte de vaste mobile de Calder, l'une de ces sculptures animées faites de tiges et de plaques, dont chacune retransmet constamment à l'ensemble les vibrations et les impulsions qu'elle reçoit. On verrait alors ce monde comme un vaste système fébrile formé de sous-systèmes articulés qui ont nom : politique, militaire, financier, économique, social, culturel, religieux audiovisuel, démographique écologique, etc... Nous pourrions alors constater que si chacun de nous reçoit des impulsions de ces vastes systèmes, il peut aussi modifier tout le système en envoyant ses impulsions. Nul ne peut arguer de la dimension du monde pour rester impavide dans son trou.

On ne peut ce matin que suggérer en simplifiant. Je me bornerai à trois d'entre ces sous-systèmes dominant la scène contemporaine : la démographie, la production, la finance. Trois systèmes gérés au plus près pour éviter les catastrophes, dans le cadre d'une sorte de fuite en avant pour retarder des échéances inéluctables. Ils ne sont en fait maîtrisés par personne : les moyens existent, mais la volonté manque et l'idéologie libérale s'y oppose. Les forces de ces trois systèmes ne tirent pas dans le même sens, ce qui donne au monde cet aspect tire-bouchonné, si déconcertant et si dangereux.

TROIS SOUS-SYSTEMES DOMINANT LA SCENE CONTEMPORAINE

— LA POPULATION MONDIALE EST EN PHASE EXPLOSIVE sans doute pour un petit siècle encore. Il y avait 2,5 milliards d'habitants en 1950. Il y en a le double maintenant. On attend 6 milliards en 2000, 8,4 en 2025, et l'on espère sans trop y croire un plafonnement à 10,5 vers la seconde moitié du 21^e siècle ; il est vraisemblable que ce sera plus.

C'est la population des pays pauvres qui croît : 1,6 milliard en 1950 ; 3,8 maintenant, 5 en 2000, 7 en 2025, 9 à la fin du siècle. Comme on le voit le rapport riches-pauvres se tend constamment.

Ces masses humaines sont en mouvement. Les continents se remodelent : l'Afrique, notre voisine tard partie, va voir sa population tripler entre 1975 et 2025, passant de 400 à 1 400 millions ! Dans le même temps l'Europe sans l'URSS passe de 470 à 540 millions. L'Asie passe de 2,3 milliards à 4,8 en 2025 : il y aura alors dans ce continent autant de gens qu'il y en a aujourd'hui dans le monde entier. Le rapport Amérique Latine - Amérique du Nord va évoluer presque comme le rapport Afrique - Europe.

De pareilles masses s'expansent sur une terre désormais limitée. Il n'y a plus de terrain libre et les mouvements s'opèrent là où il y a des hommes. La migration interne se fait de la campagne à la ville, c'est-à-dire de l'économie de subsistance vers les petits et grands boulots de l'économie monétaire. Nous sommes à quelques années du moment où la majorité des humains vivra en ville, y compris dans les pays pauvres. La migration externe des travailleurs et des réfugiés est, pour l'instant, encore relativement faible : elle concerne moins de 2 % de la population mondiale. Le déséquilibre croissant entre continents ne peut qu'accentuer cette migration des hommes vers les richesses.

Enfin la population des tiers mondes est jeune : près de la moitié des ressortissants ont moins de 20 ans. Dans le premier et le second mondes, au contraire, le principal problème montant est le vieillissement.

Cette réalité démographique, s'opère à rythme majestueusement lent et peu événementiel. De la sorte, elle ne fait pas la une de nos préoccupations. Elle est pourtant la donnée majeure de notre avenir.

Vous allez me dire que vous n'avez aucun pouvoir là-dessus. Il ne resterait donc qu'à faire le gros dos en attendant des catastrophes. Ce serait une attitude inacceptable. Théoriquement, si nous voulons éviter l'envahissement de nos nations, il devrait suffire de payer le prix. Les candidats à la migration préféreraient rester dans leurs terroirs. S'ils en bougent c'est pour se rapprocher des lieux où sont les richesses. Une coopération plus volumineuse et plus efficace de notre part aurait pu faire office de dissuasion. Nous ne l'avons pas fait, et maintenant il est un peu tard. D'ores et déjà, il nous faut abandonner les thèses xénophobes qui trouvent la faveur de nos concitoyens et nous préparer à une France et une Europe pluri-ethniques inéluctables. Il n'est pas possible de transformer l'Europe en une forteresse crénelée où la moitié de la population, à tour de rôle, veillerait à l'imperméabilité des remparts.

Le dynamisme démographique est aussi un défi religieux et politique. Il n'est pas assuré que la Planète ait les ressources pour supporter des masses humaines énormes et de surcroît en déséquilibre. Il faut inventer de véritables politiques de maîtrise de la fécondité humaine. On commence à savoir un peu comment les gens des tiers mondes peuvent d'eux-mêmes accepter de restreindre leur descendance. La volonté d'y parvenir demande l'appui de certains moyens. Beaucoup sont condamnés par l'Eglise catholique.

— LA PRODUCTION DES RICHESSES DANS LE MONDE EST CONSIDERABLE : le PIB mondial, d'après des sources concordantes, serait de l'ordre de 14 700 milliards de dollars en 1985 (un peu moins de trente fois celui de la seule France).

Il est réparti de façon très inégalitaire. En se basant sur les rapports de change, la Banque Mondiale estime qu'un quart de la population mondiale — les pays riches — produit et consomme trois quarts de PIB total. Il ne reste donc qu'un quart de celui-ci pour les trois quarts des humains. Le CEPII, en utilisant une méthode de parité de pouvoir d'achat qui tient mieux compte des rapports de prix, estime que la répartition du PIB est 40/60 %. Même en retenant cette estimation, les écarts sont élevés : la France avec ses 55 millions d'habitants a un PIB un peu supérieur à celui des 800 millions d'Indiens. Le PIB moyen d'un Français est cinquante fois celui d'un Tchadien. A cette iné-

galité externe, il faut ajouter une inégalité interne considérable, en sorte que plus de la moitié de la population des tiers mondes « jouit » d'un revenu très inférieur à la moyenne nationale.

Pour nous, ces chiffres sont tellement bas qu'ils ne parlent pas à l'imagination. Chaque fois que je suis allé dans les lieux de cette grande pauvreté, j'ai demandé aux gens ce qu'ils gagnaient. En Afrique et en Asie, la plupart du temps c'était entre 120 et 180 francs par mois. Avec cela il faut faire vivre une famille. Un salarié urbain gagne davantage, mais il y en a peu et le chômage guette. Il m'est arrivé à Manille d'être hébergé par une famille de chômeurs sans revenus. Je m'interroge encore sur leur manière de survivre.

Il est sans intérêt désormais de distribuer bons et mauvais points aux responsables divers de cet état de fait. La pauvreté de masse constitue une donnée en soi, qu'il faut prendre comme telle, en sachant que pour des décennies, elle va surplomber notre histoire.

D'ores et déjà, en effet, on peut remarquer que le système démographique et le système économique ne tirent pas dans le même sens : les richesses produites ne vont pas là où sont les hommes.

Ce sont des choses dont nous avons souvent entendu parler, bien que cela n'éveille pas de résonances précises pour beaucoup de nos concitoyens. Pourtant nous devrions au moins être attentifs au fait que le même dualisme qui préside au clivage des nations riches et des nations pauvres, et au sein de ces dernières à la distinction tranchée entre riches et pauvres, devient contagieux chez nous. Nos sociétés sont à deux vitesses et des poches importantes de pauvreté font leur réapparition. Il y a là quelque chose de général qui doit nous faire réfléchir et concevoir de nouvelles luttes.

— LE SYSTEME FINANCIER PREND UN ESSOR FOUDROYANT au point de devenir peut-être le dominant de tous les autres. Cela s'avère grave car le rôle dominant devait être celui du politique. De tous temps il y a eu un commerce d'argent sans lequel le commerce tout court et la production resteraient du bricolage artisanal. L'appareil industriel qui fait notre orgueil et les infrastructures que nous utilisons, sans même y penser, n'auraient pas vu le jour sans des financements, d'ailleurs confortablement rémunérés.

Deux nouveautés caractérisent le système financier : l'extension du crédit et l'unification du marché. On sait que les tiers mondes doivent de fortes sommes au premier monde : environ 1 300 milliards de dollars, un tiers de leur PIB environ. On sait moins que les Etats Unis, naguère créditeurs, sont aujourd'hui endettés à hauteur de 500 milliards de dollars prêtés par le Japon et la RFA. Ironie de l'histoire : ce sont les vaincus de la guerre, interdits depuis de dépenses militaires, qui sont devenus les banquiers de leur principal vainqueur !

Ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan du crédit. Les agents intérieurs des Etats Unis, entreprises, Etats, Budget fédéral, particuliers, sont endettés à hauteur de 7 à 8 000 milliards de dollars, presque deux ans de PIB. Je n'ai pas trouvé de chiffres sur la masse mondiale des créances et dettes, mais je ne serais pas étonné qu'elle soit du même ordre que le PIB.

Par ailleurs et en liens complexes avec cet énorme endettement et son retentissement sur la monnaie reine : le dollar. s'est constitué, grâce à l'informatique, un unique marché financier mondial fonctionnant sans s'arrêter au moyen de logiciels aux réactions automatiques. Grâce à cela, la spéculation sur les titres et les monnaies a pris une ampleur inédite. L'équivalent de la moitié environ du PIB français s'échange chaque jour, sur ce marché spéculatif, alors que les seuls besoins de commerce extérieur n'en sont que 3 %. Il n'y a d'ailleurs pas d'échange physique de monnaie, mais de messages sur ces monnaies. On a créé des instruments spéculatifs d'une extrême sophistication, de l'ordre de la spéculation sur la spéculation et ainsi de suite. Jeu extraordinairement fascinant — finance casino dit-on — permettant des fortunes sans cause, mais aussi des faillites retentissantes. Mais l'écart trop grand entre les sommes en jeu dans des rapports financiers ultra sophistiqués et la réalité physique d'une économie mondiale qui se traîne, s'avère dangereux à terme, comme l'a montré le krach boursier de l'automne 1987 où se sont évaporées des sommes d'un montant équivalent à la dette des tiers mondes.

Là encore, il y a distorsion entre finance et économie. Les capitaux nécessaires à la reprise économique mondiale par le biais de l'investissement ont été détournés sur un marché financier en délire, permettant des rendements plus grands que ceux que l'on tire de la production.

Une réflexion sur la dette des tiers mondes illustre bien la distorsion entre système productif et système financier.

L'industrialisation de l'Occident s'est faite par injection de crédits pour l'investissement, et cela depuis un siècle et demi. Il est dans la même logique, du moins a-t-on raisonné ainsi, que le développement des tiers mondes soit suscité par un afflux de crédits pour l'investissement. Au milieu des années 70, il y avait justement beaucoup d'argent disponible, celui arraché aux consommateurs occidentaux par la hausse des cours du pétrole. Les banques occidentales, où cet argent a été placé, ont cherché les meilleurs rendements. Elles ont suggéré, avec insistance, aux pays des tiers mondes d'utiliser cet argent pour accélérer leur croissance en investissant d'un coup davantage. Le surplus de production créé devait faciliter le remboursement de la dette contractée. Raisonnement impeccable, mais ce n'est pas ce qui s'est produit et cela pour deux raisons : on n'a pas investi dans la production et, par ailleurs, les données financières externes ont changé.

L'argent prêté a été gaspillé. Environ 30 à 40 % des crédits ont été stérilisés en achats d'armes improductifs. 30 % en moyenne (et en certains pays 100 %) ont été replacés dans la spéculation internationale par les « élites » du Sud : les exemples caricaturaux mais colossaux des Somoza, Marcos, Duvallier, Mobutu, sont dans tous les esprits. Une autre part a été utilisée à des réalisations de prestige, qui n'étaient pas toutes inutiles à condition que des investissements productifs les accompagnent, ce qui fut rare. Une part encore a été stérilisée dans une éphémère flambée de consommation des ménages pour faciliter une échéance politique. C'est ainsi que Pinochet a obtenu une majorité au référendum constitutionnel de 1979. Il y a eu tout de même des investissements productifs, mais orientés davantage par des vendeurs occidentaux d'usines clés en mains que par les besoins des pays. En bref, il n'y a pas eu de quoi rembourser les emprunts.

Mais il y a plus. La montée en puissance du système financier et la politique monétaire des Etats Unis ont perturbé le marché de l'argent. Les dollars empruntés à 4 F sont montés au delà de 10 F quand il a fallu les rembourser. Le taux d'intérêt réel des emprunts, qui était négatif, donc avantageux au moment de l'emprunt, est devenu nettement positif au moment de rem-

bourser. La stagnation de l'économie occidentale, la recherche d'autosuffisance en matières premières et énergie, le retour du protectionnisme, ont déprimé les cours de ce que produisent les tiers mondes, les empêchent de se procurer les recettes nécessaires au paiement de la dette. Celle-ci tend donc à se gonfler et à devenir perpétuelle, ce qui piège tout le monde. Et pourtant les pays des tiers mondes ont encore besoin de capitaux pour se développer. Mais de 1982 à 1987, ils ont envoyé au premier monde 237 milliards de capitaux de plus qu'ils n'en ont reçu. Ainsi leur substance est consommée par nous et certains pays sont obligés de brader leur patrimoine national pour faire face aux échéances. Le FMI, gardien sourcilieux de l'orthodoxie financière estime qu'il faut réduire le « standing » des pays au PIB par habitant de quelques centaines de dollars, au motif qu'ils ont trop longtemps « vécu au dessus de leurs moyens », suscitant ainsi des « révoltes de la faim » de plus en plus graves.

En ce domaine comme en d'autres, la logique industrielle n'a pas résisté à celle de la finance spéculative.

Là encore vous allez me dire que tout cela, vaguement effrayant, passe loin de vous. Et pourtant vous êtes acteurs là-dedans. Le système de la dette qui accable les pays pauvres est exactement le même que celui des banquiers français qui incitent des gens, manifestement insolvable à terme, à s'endetter lourdement pour le logement ou pour l'auto. Dans l'impossibilité de rembourser, les pauvres gens vont à la ruine ; pas les banquiers.

Par ailleurs, nous avons tous, même modestement, des épargnes que nous plaçons, nous ou nos institutions, même sous la forme banale d'un livret de caisse d'épargne. Comment croyez-vous que cette caisse, ou les SICAV, ou les Fonds communs de placement, rémunèrent vos placements et les organismes qui les gèrent, si ce n'est en intervenant sur le marché financier dérégulé et sauvage ?

Nous devrions prendre davantage le temps d'une réflexion éthique sur nos placements et sur le système financier. Pour l'avoir tenté il y a dix ans, pour la Commission française Justice et Paix, j'ai pu mesurer que s'il y a inflation de textes du Magistère sur la sexualité et la conjugalité, il n'y a pra-

tiquement rien sur cette éthique financière, à l'exception notable du récent texte de la Commission Pontificale " Justice et Paix " sur la dette.

Il y a encore un aspect qui nous concerne : le protectionnisme de nos pays, la tentative de se passer des matières premières et de l'énergie importées des tiers mondes, la pression sur les cours de ces matières premières pour diminuer notre inflation, tout cela est fait en notre nom parce que c'est ce que nous demandons, ou la conséquence de ce que nous demandons à nos gouvernements. Il ne sert à rien d'invectiver ou de s'indigner si l'on n'accepte pas de perdre, à notre tour, un peu de substance que nous dérobons aux pauvres.

L'EMERGENCE DE « L'ECONOMIE DES PAUVRES »

Tout ceci étant dit schématiquement, on peut affirmer sans se tromper que la catégorisation riches-pauvres, que l'on a voulu longtemps vouer aux oubliettes de l'histoire, redevient tout à fait pertinente. Nous en sommes ici peu conscients, mais un monde dans lequel trois humains sur quatre sont exclus de toute perspective d'amélioration d'un sort misérable peut à tous moments exploser de violence. Que faire pour éviter cela ?

Presque 4 milliards d'humains ne peuvent compter sur personne qu'eux-mêmes. Ils n'ont pas touché un sou de ce dont on les rend débiteurs, leurs élites ne s'occupent pas efficacement d'eux. Le premier monde, quant à lui, est exclusivement préoccupé d'avoir toujours plus. Ils ont fini par comprendre qu'ils ne dépendaient que d'eux-mêmes et ont développé une économie à part, en train de grandir dans l'ombre.

Les exclus des tiers mondes savent d'expérience que la seule manière de progresser est de s'associer. Aussi les associations populaires sont en train de prendre de l'ampleur et de s'internationaliser à l'image du mouvement qui, au XIX^e siècle en Europe, a vu naître la coopération, la mutualité, le syndicalisme. Outre le service qu'elles rendent à leurs membres, de formation notamment, elles veulent négocier leur place au soleil avec les pouvoirs politiques et économiques pour sortir de l'ombre.

Dans cette effervescence gît un gigantesque potentiel économique, social et politique qui veut apparaître au jour. Des « entrepreneurs » en puissance veulent sortir de l'informel pour s'intégrer normalement au marché. L'obstacle principal qu'ils rencontrent ? La résistance des acteurs dominants, les pouvoirs publics que leur taille n'intéresse pas, les importateurs et multinationales concurrents, les banques peu habituées au petit crédit et au risque d'entrepreneurs peu formés à la gestion et ne disposant pas de garanties. Il y a un peu d'argent chez les pauvres qui pourrait pallier les défaillances du système officiel, mais pas d'institutions spécialisées aptes à collecter des épargnes par petite quantité et à les répartir pour l'investissement productif populaire. Ces institutions sont en train d'apparaître sous des formes originales de banques populaires locales. La résistance des dominants, que rencontrent les acteurs populaires, est la clé de lecture de tant d'assassinats, en Amérique Latine, de leaders populaires et de leurs appuis, dont Mgr ROMERO est le symbole, mais aussi des campagnes de presse comme le CCFD en a été victime pendant les années de ma présidence et comme en est victime actuellement Misereor.

Depuis longtemps le CCFD soutient des projets productifs, artisanaux et agricoles notamment. Mais il a surtout aidé à l'émergence de « l'économie des pauvres » par la qualification du facteur productif le moins rare et le plus demandeur : les hommes et les femmes. Formation et animation constituent la demande la plus forte qui lui soit adressée. Cela permet aux gens des tiers mondes de concevoir le projet d'émerger dans le secteur productif marchand. Ce projet n'obéit plus à la logique du don à fonds perdus, mais à celle de la coopération financière sous forme de prêt ou de participation. C'est la finalité assignée au dispositif imaginé par le CCFD : un FCP dont le revenu net lui est affecté, grâce à quoi il est actionnaire majoritaire d'une société d'investissement, la SIDI, qui prend des participations dans des entreprises collectives dont la prospérité doit leur permettre de racheter cette participation. Cette expérience toute neuve s'intègre dans un nouveau réseau financier associatif qui prend naissance dans la société civile autant au nord qu'au sud, pour le développement.

DEFIS AUX EGLISES

Pour aller jusqu'au bout de ce que m'est demandé, il reste à dire quelques mots sur le rôle des Eglises et sur les enjeux pour elles et pour nous, leurs croyants. Comment disent-elles le Dieu de Jésus Christ dans ce monde tirebouchonné et livré aux forces sauvages de la compétition et de la spéculation ?

Depuis trente-cinq ans, les Eglises ont joué un rôle considérable dans l'émergence des organisations de la société civile populaire pour le développement. C'est vrai en Amérique Latine et aux Philippines. C'est vrai en Afrique. Et, si c'est moins sensible en Asie, c'est parce que les Eglises y sont ultra minoritaires. Les synodes continentaux de Medellin et Puebla, l'affirmation de l'option pour les pauvres, la création des communautés ecclésiales de base, la théologie de la libération, tout cela ce sont de bons fruits du Concile et de *Populorum progressio* de PAUL VI.

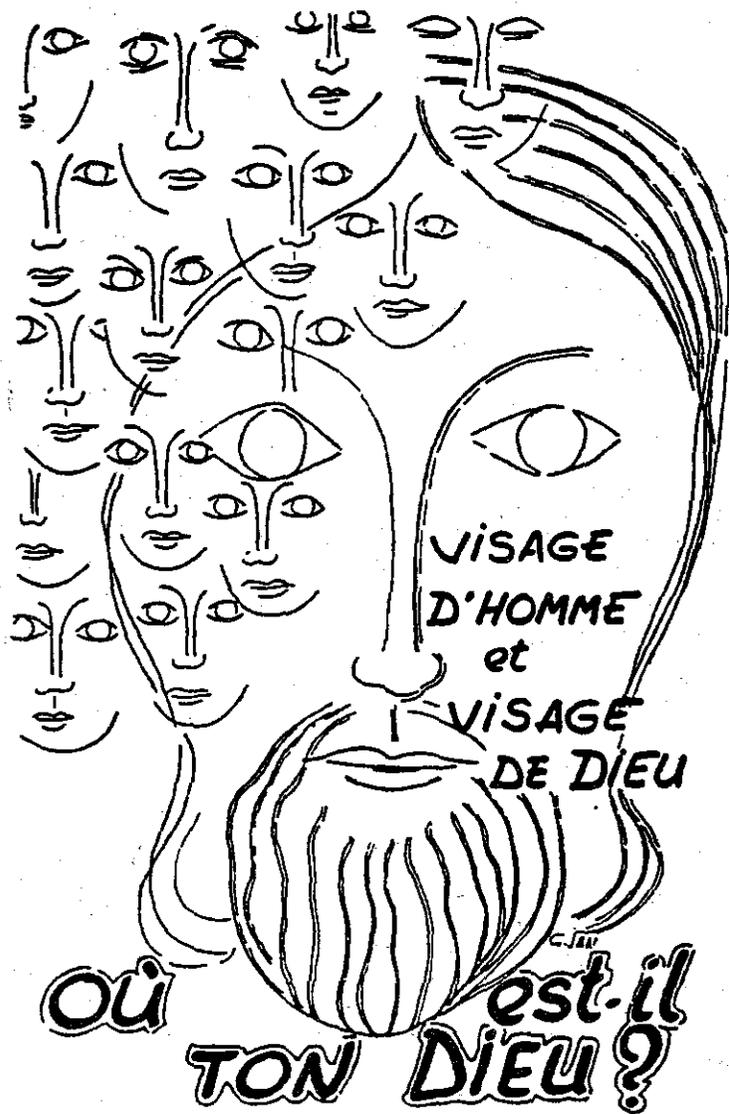
Mais, depuis quelques années, l'Eglise catholique semble caler. Des forces organisées, riches, puissantes, combattent efficacement cette Eglise des pauvres. L'administration Reagan a pris des positions de combat à son encontre : elle est considérée comme subversive parce que les pauvres clament leurs droits. La « majorité morale » des Etats Unis, les propriétaires fonciers d'Amérique Latine, les puissances d'argent, rencontrent l'adhésion de prélats, récemment nommés, qui se désolent de voir l'Eglise se perdre dans le social au lieu de prêcher explicitement la foi, et qui combattent les théologies populaires exprimant l'expérience religieuse des petites gens par une théologie plus raffinée de la réconciliation qui gomme les réalités sociales. D'autres prélats finissent par en être intimidés.

Il y a pourtant, derrière cela, de fantastiques enjeux à long terme pour l'Eglise catholique. Le plus évident découle de ce que les catholiques des pays pauvres sont désormais plus nombreux que ceux des pays riches. L'Eglise se proclame Eglise des pauvres mais elle est concrètement, ou redevient la propriété de groupes sociaux les plus riches et le vecteur culturel des pays riches. Or, ce sont ceux-ci qui, au mépris des conseils évangéliques, dominent les systèmes qui asservissent les pauvres. Cette distorsion entre ce qui est procla-

mé et ce qui est vécu est porteuse d'une fracture qui pourrait bien s'avérer la plus grave de l'histoire du christianisme. Une autre donnée devrait faire réfléchir : il y a actuellement moitié plus de chrétiens que de musulmans ; vers les trois quarts du prochain siècle les humains qui vivront dans l'aire actuelle de l'Islam seront deux fois plus nombreux que les chrétiens. L'Islam est une religion des pauvres. Quelle séduction exercera-t-il sur les masses de pauvres chrétiens déçus par leurs Eglises ?

Alors, quel message va choisir l'Eglise face à ces enjeux ? Celui, radical, de la conversion à l'Evangile pour entrer dans la dynamique aventureuse de l'incarnation et s'user les mains à la justice qui plaît à Dieu ? Ou bien l'espérance du « retour du religieux », le dorlotement des éclopés de la modernité, l'évasion dans un nimbe de murmures priants entre ciel et terre, qui laissent le champ et l'esprit libres pour gagner dans les rapports de domination ? Nous sommes tous pris dans ce choix.

On ne peut plus dire Dieu avec crédit dans un monde où les leaders des Eglises dépendent d'aires culturelles dominatrices et écrasantes. Il y a une contradiction qu'il faut d'abord lever, sous peine de rendre impossible l'évangélisation. Tant de gens ont quelque chose contre nous qu'il faut d'abord nous réconcilier avec eux, dans la justice, avant de rendre un culte à ce Dieu que nous disons vouloir annoncer.



Mais où est donc la Parole de Dieu ?

Louis BOISSET

Si nous voulons dire Dieu aujourd'hui, ne faudrait-il pas d'abord regarder comment Dieu s'est fait connaître dans et par la vie des hommes, comment il continue à se faire connaître ? Telle est la question posée par des délégués d'équipe dans une réunion à Baugé (Maine-et-Loire), le 27 avril dernier. Perspective qu'on retrouve d'ailleurs dans la synthèse de la Région Ouest par Dominique FONTAINE : « Ce n'est pas nous qui faisons accéder les gens à la foi, ni par nos paroles, ni même par nos gestes, nos comportements évangéliques. C'est Dieu qui parle et qui suscite la foi ». Perspective reprise par Eric BRAUNS dans sa réflexion théologique : « Mon « dire Dieu » ne fait que renvoyer vers Dieu qui parle, vers ce Dieu qui permet aux hommes de faire, de vivre, de voir ». D'où l'importance, soulignée par les délégués réunis à Baugé, de la réflexion, de la révision de vie, de la prière pour mieux discerner comment Dieu continue de se révéler aujourd'hui dans la vie des hommes.

En vous proposant une réflexion qui aura pour titre « Mais où est donc la Parole de Dieu ? », je pense donc vous rejoindre dans certaines de vos attentes, des attentes que j'ai perçues aussi dans l'échange que j'ai eu avec Gérard CHARRIER, Bernard RAIMBAULT, Michel BOURREAU, lorsque nous avons envisagé ensemble l'apport qui pourrait être le mien. Nous nous sommes alors posé les mêmes questions : « Dire Dieu oui... mais n'est-ce pas aussi Dieu qui se dit ? Et Dieu ne se révèle-t-il pas toujours à travers des paroles d'hommes ? Et si la Parole de Dieu passe à travers notre vie (à travers notre faire et pas seulement notre dire), à travers aussi la vie des hommes, pouvons-nous identifier nos vies à la Parole de Dieu ? ».

« Où est donc la Parole de Dieu ? ». Avant de répondre à cette question pour elle-même, j'aimerais d'abord l'inscrire sur l'horizon de votre réflexion, qui me semble marquée par deux grands traits :

- la difficulté que vous avez à dire Dieu aujourd'hui, comme à percevoir une visibilité de la Parole de Dieu dans un monde sécularisé,
- et en même temps, une volonté très ferme de ne jamais perdre de vue toute l'humanité de la Parole de Dieu.

De ces deux traits se dégage un troisième que je dévoilerai le moment venu !

Ce monde où nous cherchons la Parole de Dieu

La difficulté à dire Dieu

Sur la difficulté à dire Dieu, je n'insisterai pas longuement, puisque vous la soulignez vous-mêmes très souvent. On a l'impression, dites-vous, que Dieu s'est effacé du paysage culturel français. On se trouve devant une sorte de vide ; les jeunes ignorent tout de la religion, et quand ils parlent de Dieu dans les collèges et les LEP, c'est avec des jeunes musulmans... Votre remarque rejoint des enquêtes sur les jeunes de 15-19 ans : ils seraient aujourd'hui près d'un sur trois à se déclarer sans religion, et plus de la moitié à considérer sans intérêt la question de Dieu.

Nous touchons ici au problème de la sécularisation auquel vous vous êtes déjà affrontés. Dans un courrier adressé à vos équipes en janvier 1988, J.-Marie PLOUX signalait que cette sécularisation rencontrait aujourd'hui une certaine résistance face au sacré, face à ce sentiment que les hommes ont d'être enveloppés de toutes parts par une puissance qui les dépasse et sur laquelle ils n'ont aucune prise. Le surgissement de phénomènes irrationnels ou de révels religieux manifeste aussi une certaine soif de sens en l'homme, même si cette recherche peut souvent apparaître comme une recher-

che spirituelle dévoyée, risquant de conduire aux pires aliénations (pensons par exemple à certaines conduites sectaires).

Dans cette perspective, je pense qu'il ne faudrait pas dire trop vite que les gens n'ont plus faim, ni soif de Dieu. C'est d'ailleurs ce que relève D. FONTAINE dans la synthèse de la Région Ouest : « l'indifférence ou la privatisation (« ça me regarde » ou « ta foi, c'est ton problème ») cache chez beaucoup de gens des questions plus fondamentales ». Et l'équipe d'Allonnes, remarquant le décalage entre ce que les gens disent et ce qu'ils pensent au fond d'eux-mêmes, me fait penser à la phrase de St AUGUSTIN : « Dieu est plus vrai que ce qu'on en dit ». Il y a peut-être plus d'agnostiques que d'incroyants et la question de Dieu reste posée sur l'horizon de la vie des hommes. Pour ma part, je pense que la religion, et pas seulement le sacré, a encore aujourd'hui, en France, une place non négligeable. Et je vous renvoie ici aux analyses de Danièle HERVIEU-LEGER (1). Jusqu'ici on pensait qu'affrontée à la modernité scientifique la religion ne pouvait que décroître. Le monde moderne, pensait-on, ne peut être qu'un monde sécularisé où la religion disparaît progressivement. Or, un certain retour du religieux invite aujourd'hui à nuancer cette analyse. En 1980, le sociologue Peter BERGER marquait, lui-aussi, les limites de la sécularisation butant sur « l'ennui généralisé d'un monde sans Dieu ».

D'un point de vue sociologique, on peut donc s'attendre, après une phase de déclin, à une phase de remontée des identités religieuses. Dans une recherche que nous avons menée, au Centre Théologique de Meylan, sur le thème du réveil ou de la fin du religieux, Pierre BRECHON concluait en ces termes une analyse sur « sécularisation, retour du religieux et modernité » :

« Finalement, il faut peut-être admettre qu'affrontés à la critique rationnelle, les systèmes religieux peuvent s'adapter. La modernité serait le lieu d'une certaine *décomposition* des phénomènes religieux, certaines formes religieuses ne seraient plus tenables dans un contexte culturel scientifique et individualiste. Mais, en même temps, il y aurait toujours des processus d'adaptation. Les systèmes religieux se *recomposent*. Affrontés à la modernité, les systèmes religieux ne sont pas appelés à disparaître, mais à se transformer (...).

La modernité fait donc en permanence éclater nos expressions religieuses. C'est probablement à la fois un risque et une chance pour les Eglises. Il leur faut être actives dans ce processus de décomposition-recomposition des

(1) HERVIEU-LEGER D. - Vers un nouveau Christianisme - Cerf, 1986

phénomènes religieux. Il leur faut accepter le décapage de leurs croyances et pratiques religieuses par la modernité. Il leur faut travailler à reconstruire un christianisme bien inséré dans le monde moderne, fût-ce sur un monde critique » (2).

L'Humanité de la Parole de Dieu

La volonté que vous avez de ne jamais perdre de vue l'humanité de la Parole de Dieu est on ne peut plus claire. Il suffit de parcourir tous vos documents pour s'en apercevoir. Je rappelle simplement et rapidement quelques extraits de vos réflexions (3) :

- « On peut croire en l'homme sans croire en Dieu, mais on ne peut pas croire en Dieu sans croire en l'homme ». (Poitou-Charente)
- « Les droits de l'homme font partie de la volonté de Dieu. Quand un seul homme est vraiment blessé, le projet de Dieu est blessé ». (Allonnes)
- « On ne peut pas parler de Dieu sans combat pour l'homme ». (St-Etienne)

Je prolonge vos réflexions par celles de deux théologiens aussi différents que Maurice BELLET ou Hans URS VON BALTHASAR :

Le premier fait dire à Dieu :

« Vous craignez à mon sujet l'humain, trop humain ; méfiez-vous ; à suivre cette voie-là vous pourriez dériver vers l'inhumain et vous croire aussi proche de moi ou même — cela s'est vu — croire que vous parlez à ma place. Erreur totale. Le mieux que vous puissiez faire est encore d'être le plus humain possible. C'est alors que vous serez le plus proche de moi. C'est votre manière à vous d'être proche car ma distance est autre que toute distance que vous pourriez poser ou comprendre. Soyez donc à votre place. J'y suis » (4).

(2) « Sécularisation, retour du religieux et modernité », in Cahiers de Meylan, 1988/1, pp. 26-27

(3) Bull'Ass, n° 34 - Juin 1989

(4) BELLET M. - Le lieu du combat, Desclée, 1976, p. 74

La seconde citation est plus courte, mais tout aussi percutante :

« Dieu ne cueille pas ses paroles de la bouche de l'homme pour les prendre dans sa propre bouche, mais il fait de l'homme tout entier la Parole de Dieu » (5).

Insister sur l'humanité de la Parole de Dieu peut amener à deux attitudes opposées qu'il importe de ne pas oublier dans notre réflexion.

Les uns reconnaissent facilement que Dieu parle au cœur de l'existence personnelle et des mouvements collectifs. L'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans le monde et nous sommes invités, dans la foulée des prophètes, à discerner les « signes des temps ».

D'autres, comme Eric BRAUNS, dans la réflexion qu'il vous a proposée l'an dernier, sont plus prudents. « Déclarer que le visage de Dieu est le visage de l'homme est une proposition scandaleuse pour un juif ou pour un musulman. Je ne dis pas qu'il ne faut pas la soutenir mais qu'une telle identification immédiate fait problème ». (6)

Dans cette perspective, on se gardera d'identifier Dieu au besoin religieux que nous avons de lui. On veillera aussi à ne pas sacraliser trop vite les événements en les arrachant à notre responsabilité d'hommes. On reconnaîtra enfin le caractère très situé dans le temps et dans l'espace des Ecritures judéo-chrétiennes : elles ne constituent pas le seul chemin possible vers Dieu et ne sont pas, de fait, immédiatement accessibles à tous. « Les voies pour dire Dieu sont multiples et sans concurrence » : tel est le thème de certains de vos carrefours.

Qui donc est Dieu ?

Toutes ces perspectives m'invitent à dégager sur l'horizon de votre travail un troisième trait qui vient s'inscrire au cœur même de votre foi et que je partage volontiers avec vous : nous reconnaissons, les uns et les autres, dans le Dieu d'Israël Celui qui accompagne son Peuple tout au long de l'histoire, et en l'homme Jésus un Dieu qui va jusqu'au bout de l'amour. Mais nous confessons tous aussi, dans cette histoire de salut, le même Dieu discret qui se propose humblement à nos libertés. Il n'est pas superflu,

(5) URS VON BALTHASAR H. - *La foi du Christ*, Aubier-Montaigne, Coll. Foi Vivante, 1968, p. 169

(6) *Bull'Ass*, n° 31 - Septembre 1988, p. 14

je crois, d'inscrire d'emblée cette discrétion de Dieu à l'horizon de notre réflexion sur l'accueil et l'annonce de la Parole aujourd'hui. Vous soulignez souvent que le Dieu auquel nous croyons est le Tout-Autre. Nous avons en effet sans cesse à nous méfier des concordismes trop faciles où la différence entre Dieu et ses créatures n'est pas respectée. « Pour moi, déclare l'un d'entre vous, Dieu c'est l'amour fidèle révélé par Jésus-Christ qui m'aime passionnément. C'est aussi le Dieu silence qui se laisse trouver. C'est aussi son visage que l'essaie de chercher chez les frères les plus démunis » (Lo. gué-Vernantes-Ouest). Oui, le Dieu auquel nous croyons est un Dieu qui nous appelle à le chercher. Accepter que Dieu se taise et s'efface à l'horizon de nos paroles humaines, c'est reconnaître en lui Celui qui échappe à tout ce que nous pouvons dire de Lui. C'est nous recevoir de lui en mettant en œuvre toutes les ressources de notre intelligence et de notre liberté. Et lorsque nous affirmons sa présence en nos vies, nous n'en restons pas moins les compagnons de ceux qui s'interrogent sur son absence. Nous nous heurtons comme eux au scandale du mal et de la souffrance et nous n'étouffons pas les cris de la vie, tout particulièrement les cris de nos frères les plus démunis.

Fondamentalement, je crois que nous pouvons dire que la Parole de Dieu ne prend tout son sens que sur un fond de silence.

« Si Dieu dans sa liberté, ose écrire Karl RAHNER, voulait ne pas se révéler, se taire, l'homme parviendrait à l'acte suprême de son existence spirituelle et religieuse en écoutant le silence de Dieu » (7).

Laisser Dieu se dire

« Laisser Dieu se dire » : c'est l'expression qu'Eric BRAUNS a recueillie dans la synthèse de vos travaux préparatoires pour en faire le titre de la conclusion de sa réflexion théologique. Cette expression va maintenant commander tout le reste de mon propos. Car je pense, moi aussi, qu'il s'agit moins de vouloir « faire passer » que de consentir activement à « laisser passer » la Parole de Dieu en nos vies comme en la vie du monde.

(7) RAHNER K. - L'homme à l'écoute du Verbe, Mame, 1968, p. 43

Laisser Dieu se dire en son fils, Jésus le Christ, dans le souffle de l'Esprit

Où est donc la Parole de Dieu ? Telle est la question qui nous préoccupe. En rigueur de termes, il n'y a pas pour la foi chrétienne d'autre Parole de Dieu que Jésus-Christ. Ou, du moins, seul Jésus-Christ peut être dit pleinement Parole de Dieu. Ce que Dieu disait par parties aux prophètes, notait St Jean de la Croix, il l'a dit tout entier en son Fils en nous donnant ce Tout qu'est son Fils.

Habituellement, nous identifions beaucoup trop vite les textes bibliques à la Parole de Dieu. En christianisme, les Ecritures nous ouvrent à la Parole de Dieu si nous accueillons, à travers elles et dans la foi, la personne de Jésus le Christ comme étant elle-même la Parole de Dieu. Les textes évangéliques, comme d'ailleurs les autres témoins de Dieu que nous pouvons rencontrer, sont au service d'une rencontre avec la personne du Christ. Jésus ne nous apporte pas la Révélation de Dieu comme un message que nous aurions à accueillir et à transmettre. Il est en lui même, Révélation du Visage de Dieu. La Révélation s'inscrit dans la relation qu'il entretient avec son Père et qu'il partage avec les hommes. En ce sens, les Evangiles disparaissent derrière la parole et la personne de Jésus. Et les textes engendrent une parole et un témoignage de foi dans la mesure où ils provoquent en nous (personnellement ou collectivement) un retournement, une conversion, une adhésion sans cesse nouvelle à la personne du Christ. Dans l'Esprit, qui ravive en nous tout ce que Jésus nous a dit (cf. Jn 14/26), nous entrons dans un mouvement d'exode qui nous fait sans cesse sortir des images que nous nous faisons de Dieu. Dans l'Esprit, nous sommes invités à reconnaître le Fils et le Père dans la réalité de ce qu'ils sont. Comme nous le dit Paul, « nul ne peut dire : Jésus est Seigneur, que sous l'action de l'Esprit Saint » (1 Co 12/8). Et c'est l'Esprit du Fils, envoyé par Dieu en nos cœurs, qui peut crier « Abba-Père » (Ga 4/6).

Laisser Dieu se dire en notre humanité

C'est dans l'humanité de Jésus que se révèle le Verbe de Dieu, et l'on ne sauve pas la transcendance de Dieu en escamotant l'humanité de Jésus. Pour confesser que Jésus est Parole de Dieu, nous devons nous mettre sans cesse à l'écoute de son humanité. Pourquoi refuserions-nous d'admirer en lui le maître de sagesse ou le prophète passionné de justice ? La question posée par ses contemporains reste actuelle : « Quel

est donc cet homme qui parle avec autorité ? » Nous aurons sans cesse à découvrir toute la densité de la vie terrestre de Jésus, une vie qui le conduit au choix décisif d'un amour qui accepte de passer par la croix. Un jour, Jésus ne parlera plus que par son corps crucifié, dans le silence de Gethsémani et du Golgotha.

Au cœur et au delà de nos vies

Cette dimension humaine de la Parole de Dieu en Jésus de Nazareth fonde, dans la foi, l'attention que nous devons porter à notre histoire, à notre existence, à notre expérience. La Parole de Dieu ne peut se développer en ce monde qu'en passant par notre vie. Je reviens ici à la synthèse de la Région Ouest par Dominique FONTAINE que j'ai déjà citée :

« Je ne pense pas qu'on puisse dire : " nos actes peuvent parler de Dieu ", mais " peut-être Dieu peut parler dans nos actes ", ou " si nos actes sont habités de la présence de Dieu, peut-être Dieu peut-il se faire découvrir ". Notre travail est d'être témoins, témoins d'une Bonne Nouvelle qui nous a transformés, qui nous a emmenés sur un chemin où nous avons engagé notre vie. Si nous avons quelque chose à montrer, c'est que notre vie est habitée d'une présence qui nous rend heureux, c'est que Dieu parle *dans* nos vies (plus que *par* nos vies). Nous ne sommes pas les instruments directs de Dieu ».

Si la Parole de Dieu ne peut rester extérieure à nos existences, il faut bien sûr nous garder d'identifier nos actes et nos paroles à la Bonne Nouvelle. Nous sommes marqués par la Promesse qui nous a été faite en Jésus-Christ, mais encore en chemin vers le Royaume à venir. En ce sens, nous serons toujours à distance de la Bonne Nouvelle. Mais, nourries de la Parole que nous recevons de l'Esprit, nos vies sont appelées à devenir des sacrements de cette Parole. Si nous avons à témoigner d'un au-delà de la Parole à l'œuvre en notre monde, nous le ferons aussi dans l'espérance de la Parole encore à venir, dans la foi en « un Dieu qui attend plus que nous ne sommes capables de l'attendre ». (Région Centre)

Dans un mouvement de mort et de résurrection

L'expérience de Dieu en nos vies nous conduit nous aussi, comme Jésus, sur les chemins de l'Exode. Et la Parole de Pâques prend tout son poids lorsqu'elle rejoint en nous une expérience humaine de mort et de résurrection : celle que l'on fait par exemple à l'heure de certains choix décisifs. Il n'est pas possible en effet, dans la vie, de tout assumer, de faire face à tout.

Et il faut accepter, douloureusement parfois, d'abandonner et même de s'abandonner pour continuer à vivre. Notre désir de toute-puissance, y compris dans la passion que nous mettons à vouloir témoigner de Dieu, est alors mis à rude épreuve. Mais n'est-ce pas là un chemin de vérité dans la foi, qui nous amène à témoigner, dans la vulnérabilité de nos paroles et de nos actes, de l'amour crucifié de Dieu, d'un Dieu qui veut nous rejoindre là où des hommes souffrent, meurent, luttent et parfois désespèrent ? C'est peut-être au moment où nous sommes nous-mêmes tentés de perdre cœur que nous devenons prêts à accueillir, dans le cœur de Dieu, cet amour qui dépasse toute connaissance. Je rejoins ici le témoignage qui nous vient de la Région Provence-Côte d'Azur :

« Quand j'affirme que Jésus est mort et ressuscité, je suis conscient d'exprimer une vérité centrale et essentielle de ce que je crois, mais je suis incapable d'expliquer ce que cela veut dire, quel sens cela a. (...) Tout ce que je pourrai en dire, tout ce que nous pourrons en dire ne sera qu'une approche, plus ou moins lointaine, plus ou moins approximative de ce mystère qui nous dépasse de toutes parts. C'est l'hymne à Dieu de Grégoire de Naziance ».

En échangeant avec ceux qui ne partagent pas notre foi

Ce mouvement de mort et de résurrection, qui rythme l'existence, est vécu par tous les hommes au cœur des réalités quotidiennes. Pour les chrétiens, c'est le mouvement qu'a vécu en plénitude Jésus dans un Oui à la vie qui a triomphé de toutes les puissances de mort. Tel est pour eux le sens de la Parole eucharistique qu'ils redisent pour la vie du monde, confessant en Jésus Crucifié Celui que Dieu a ressuscité pour faire de lui le Nom au-dessus de tout nom (Ph. 2). Mais pour accueillir en esprit et en vérité la Parole de Dieu dans la confession du Nom de Jésus, il est particulièrement important que ceux qui reconnaissent le Ressuscité soient en dialogue constant avec tous ceux qui n'arrivent pas à le reconnaître. N'ayons pas peur d'être nous-mêmes et de dire notre foi, mais notre parole ne peut prendre toute sa dimension que dans l'écoute de celle de l'autre. Et je rejoins ici un thème qui vous est cher : la mission est dialogue.

« Dieu se découvre dans l'échange avec ceux qui ne croient pas comme nous, Dieu se révèle dans cette relation avec ceux qui ne partagent pas notre foi. Dieu n'est pas d'abord en moi (j'aurais alors uniquement à le transmettre), ni d'abord en l'autre (j'aurais alors uniquement à le contempler), mais Dieu est dans la relation, dans le dialogue de foi qui nous met sur la même longueur d'onde ». (Région Ouest)

Ces propos de D. FONTAINE, reprenant vos réflexions, évoquent peut-être en vous, comme en moi, ce moment décisif du christianisme naissant qu'est la rencontre de Pierre et Cornelle (Actes 10-11). Nous avons là une des chartes de tout dialogue missionnaire, avec des incroyants comme avec des croyants d'autres religions. Dans ce dialogue, il peut y avoir place aussi pour le doute. Toute parole sur Dieu est limitée et nous ne ferons jamais l'économie du caractère obscur de la foi. Dans un livre qu'il écrivait en 1968, Joseph RATZINGER rapporte la réponse faite par un rabbi juif à un rationaliste venu l'interroger :

« Mon fils, les Grands de la Thora, avec qui tu as discuté, ont perdu leur temps, car tu es parti avec un sourire moqueur. Ils n'ont pas pu « étaler sur la table » la pensée péremptoire de Dieu et de son Royaume. Moi non plus, je ne le pourrai pas. Cependant, mon fils, réfléchis bien, peut-être cela est-il vrai ».

Et le commentaire que fait J. RATZINGER de cette histoire juive ne manque pas d'intérêt :

« ...Peut-être cela est-il vrai ! Voilà l'inévitable pierre d'achoppement (...) Autrement dit, le croyant comme l'incroyant, chacun à sa manière, connaîtra le doute et la foi, s'ils ne cherchent pas à se faire illusion à eux-mêmes et à se dissimuler la vérité de leur être. (...) De cette façon, le doute, qui empêche l'un et l'autre de se claquemurer dans leur tour d'ivoire, pourrait devenir un lieu de communion » (8).

Rappelons aussi la phrase de PAUL VI au Patriarche ATHENAGORAS :

« L'Esprit Saint nous parle aujourd'hui à nous, Eglises, tout particulièrement à travers l'incroyance de tant et tant de nos contemporains ».

Laisser Dieu se dire dans le corps des Ecritures...

L'événement Jésus-Christ

Sur les chemins de l'existence et de l'histoire, les chrétiens accueillent et annoncent l'expérience fondamentale qui est à l'origine de leur foi : l'événement Jésus-Christ. Dans cet événement se révèle un triple visage de Dieu :

(8) RATZINGER J. - La foi chrétienne hier et aujourd'hui, Mame, 1969, pp. 12-13

- Celui d'un Dieu qui veut sauver tous les hommes et tout l'homme, d'un Dieu qui fait justice aux vivants et aux morts ;
- Celui d'un Dieu libérateur qui est le Père de Jésus et notre Père ;
- Celui enfin d'un Dieu qui se manifeste au cœur d'un mystère de mort et de résurrection.

Les textes fondateurs

De cet événement témoignent les apôtres et les premières communautés chrétiennes. Ce témoignage est déjà une interprétation dans la foi de la rencontre que ces hommes ont faite de Jésus de Nazareth, rencontre qui s'est inscrite dans une histoire et tout un cheminement-avec, passant par des étapes d'enthousiasme, de nuit et de renaissance dans la foi. Cette première interprétation de l'événement Jésus-Christ nous est transmise dans le Nouveau Testament. Celui-ci constitue la mémoire qui relie les communautés chrétiennes à leur commune origine. Nous avons là les textes fondateurs qui auront toujours une place privilégiée dans la naissance d'une parole de foi. Mais en eux se manifeste aussi l'incarnation de la Parole de Dieu dans les limites de nos paroles humaines, comme le souligne la Constitution DEI VERBUM (§ 13) de Vatican II : « Les paroles de Dieu, passant par les langues humaines, ont pris la ressemblance du langage des hommes, de même que jadis le Verbe du Père éternel, ayant pris l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes ». Ce que disait déjà d'une autre manière St Augustin lorsqu'il écrivait :

« J'ose le dire, mes frères, peut-être JEAN lui-même n'a-t-il pas dit les choses telles quelles sont, mais seulement comme il l'a pu, parce que c'était un homme. Parce qu'il était inspiré, il a dit quelque chose ; s'il n'avait pas été inspiré, il n'aurait rien dit. Mais parce que l'inspiré était homme, il n'a pas dit tout ce qui est ; il a dit seulement ce que pouvait dire l'homme » (9).

Des textes à déchiffrer

Point d'appui de la foi, l'Écriture est aussi un point crucial. Vingt siècles nous séparent de ces textes fondateurs et ceux-ci ne sont pas immédiatement parlants pour les hommes de notre temps. Nous sommes en effet passés d'un univers religieux rempli

(9) St AUGUSTIN - Homélie sur l'Évangile de Jean I, n° 1, Bibliothèque augustinienne, Vol. 71, DDB, 1969, p. 129

d'une certaine présence à Dieu à un monde sécularisé marqué par l'incroyance, la recherche critique, et une pluralité d'espérances souvent fort éloignées d'un salut en Jésus-Christ. On n'aborde pas aujourd'hui les Evangiles sans un certain dépaysement.

Au lieu de nous paralyser, ces difficultés peuvent, au contraire, nous engager davantage à la suite du Christ. « Lire c'est partir... Lire l'Evangile, c'est naître ailleurs ». (J. SULIVAN). Tout texte est une invitation à quitter nos ports et nos attaches. En ce sens, la lecture des Evangiles nous lance sur les chemins de l'exode. Le texte relativise notre propre situation : ailleurs existe. La lecture nous ouvre ainsi à de nouvelles possibilités d'existence, elle nous invite à déplacer nos horizons et à nous aventurer sur des routes inconnues. Par la médiation du texte, l'événement évangélique devient notre avènement évangélique devient notre avènement à une vision nouvelle du monde. Nos possibilités d'existence ne se réduisent pas à la condition présente qui est la nôtre. Dès maintenant, nous pouvons naître à une autre vie.

Pour pressentir cette Espérance annoncée dans les Evangiles, il nous faut d'abord accepter de passer par un texte qui nous résiste et nous déconcerte. La tentation est, là encore, de tirer la couverture à soi et de ramener le texte à ses propres idées. Nous pensons être alors totalement transparent à la Parole de Dieu mais, en cherchant une fusion immédiate avec le texte, nous fabriquons en fait des veaux d'or à notre mesure. Le texte est un autre et je dois me laisser altérer par lui. Il est cet autre dont je dois accepter les règles. En opérant une mise à distance salutaire, il nous indique qu'il n'y a pas de relation possible à Jésus-Christ sans le maintien d'une différence. Accueillir et annoncer la Parole de Dieu, en esprit et en vérité, suppose que nous acceptions d'avancer sur les chemins, parfois arides, d'une lecture rigoureuse et persévérante des textes bibliques.

Sur ces chemins, le croyant qui déchiffre la Parole de Dieu à travers le témoignage de l'Écriture sera aussi renvoyé, d'une manière ou d'une autre, au silence de Dieu. La Bible ne se présente pas comme un catalogue de réponses toutes prêtes aux interrogations de l'homme. Si elle est lumière sur les chemins de la vie, elle témoigne aussi de la question que l'homme en procès avec Dieu ne cesse de poser à Dieu, à la manière de Job qui se heurte au scandale du mal et de la souffrance innocente :

« Nous le savons bien : la croix de Jésus comme ultime révélation de Dieu est aussi la mise à mort de la Parole de Dieu. Et ce silence de Dieu n'est même pas brisé par l'événement de la Résurrection ou de la Pentecôte. Mais désormais, dans la force de l'Esprit du Christ, plutôt que de violer l'incognito de Dieu en multipliant les discours indiscrets, la vocation du croyant est de *faire exister Dieu* dans l'histoire des hommes » (10).

(10) GEFRE CI. - « Un Dieu qui se révèle ? » in revue Jésus, n° 43 - Décembre 1984

Laisser Dieu se dire en Eglise...

Une des manières de faire exister Dieu dans l'histoire des hommes est de faire Eglise ensemble. Au niveau de l'événement fondateur, il faudrait montrer comment la Parole qu'a semée Jésus, comment Jésus lui-même, Parole de Dieu, a engendré des communautés réunies en son nom. Pendant sa vie, il n'a d'abord eu que des auditoires de rencontre, puis des groupes de disciples à statut variable, avec le noyau des Douze. Après sa mort se sont constituées les premières assemblées chrétiennes assidues « à l'enseignement des Apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières » (Ac 2/42). En annonçant l'Évangile, les envoyés de Jésus fondent l'Eglise. « C'est ainsi que prend forme, dès l'époque des apôtres, la tradition vivante de l'Eglise (...) Dans le Nouveau Testament, le fait de la tradition précède et englobe la composition des textes qui sont entrés dans la liste officielle des Ecritures » (11). Sans l'Eglise, nous ne connaîtrions rien aujourd'hui de Jésus et de l'Évangile.

Une Eglise enracinée en un lieu

Après s'être fait chair en Jésus de Nazareth, le Verbe de Dieu se rend désormais présent dans son corps qu'est l'Eglise. Les hommes, les femmes et les groupes qui veulent se mettre aujourd'hui à l'écoute et au service de la Parole de Dieu sont appelés à le faire en Eglise. Un des critères de reconnaissance d'une présence authentique de la Parole de Dieu en nos paroles humaines est à chercher du côté d'une confrontation ecclésiale. Si je prétends que ma parole ou celle de mon groupe est immédiatement et totalement l'Incarnation de la Parole de Dieu, sans vouloir la confronter à d'autres paroles chrétiennes, je n'accueille plus en esprit et en vérité cette Parole qui pourrait me convertir. Je projette au contraire sur Dieu les fausses images que j'ai de lui.

Chaque groupe humain exprime la Parole de Dieu, dans sa propre culture, mais aucun n'exprime la totalité de cette Parole. Il a besoin de la parole des autres pour reconnaître la Parole de Dieu. Nous rejoignons ici la théologie des Eglises locales remise en honneur par Vatican II. Comment dire Dieu aujourd'hui si l'Eglise ne rejoint pas les hommes dans leurs racines les plus profondes, si le salut qu'elle propose n'épouse pas la texture de chaque groupe humain ? Il ne s'agit pas d'une simple adaptation mais bien plutôt d'un double mouvement où le christianisme s'enracine dans les diverses cultures humaines mais intègre aussi en lui, en les transformant, les valeurs que ces cultures portent en elles.

(11) GRELOT P. - Qu'est-ce que la Tradition ? Sup. à Vie chrétienne, 1989, pp. 19-20

Cf le discours de Jean-Paul II aux aborigènes d'Australie (12) :

« L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ parle toutes les langues. Il estime et embrasse toutes les cultures. Il les soutient dans toutes les choses humaines et, si nécessaire, les purifie de leurs scories. (...)

Cet Évangile vous invite aujourd'hui à devenir, de manière totale, des chrétiens aborigènes. Cela répond à vos plus profonds désirs. Il ne faut pas que vous soyez un peuple divisé en deux parties, comme si un aborigène devait emprunter la foi et la vie du christianisme, à la façon dont on emprunte un chapeau ou une paire de chaussures à quelqu'un d'autre qui en serait le propriétaire. Jésus vous appelle à accepter ses paroles et ses valeurs à l'intérieur de votre propre culture. (...) Que l'Évangile entre dans vos cœurs et renouvelle la vie de chacun d'entre vous. L'Évangile vous invite à exprimer la parole vivante de Jésus de la manière qui parle à vos esprits et à vos cœurs d'aborigènes.

Dans le monde entier, les hommes adorent Dieu dans leur propre langue et donnent aux grands signes et symboles de la religion la couleur de leurs propres traditions. Pourquoi en irait-il autrement de votre manière traditionnelle de vivre ? Pourquoi seriez-vous différents à cet égard, pourquoi vous refuserait-on le bonheur d'être avec Dieu et entre vous, à la manière aborigène ? ».

Si chaque Eglise doit trouver son propre visage pour accueillir et annoncer l'Évangile de manière appropriée à chaque situation, elle a aussi besoin de toutes les autres pour s'ouvrir à la richesse multiforme de la Parole de Dieu. La confrontation n'est pas à faire seulement avec les communautés chrétiennes dispersées dans l'espace, mais aussi avec toutes celles qui nous ont précédé dans le temps. Nous retrouverons ainsi le sens d'une tradition vivante de la Parole. La véritable tradition n'est pas pure répétition de vérités transmises, mais elle est toujours, dans la fidélité au don de l'Esprit, une réinterprétation créatrice, une volonté d'accueillir de manière toujours nouvelle le Christ qui demeure le même hier, aujourd'hui et demain. « Pour que le fleuve de la Tradition parvienne jusqu'à nous, il faut perpétuellement désensabler son lit ». (13)

(12) Jean-Paul II - Discours aux aborigènes d'Australie - Doc. Catho. n° 1932, 18 janvier 1987, p. 63.

(13) de LUBAC H. - Nouveaux paradoxes, Seuil, 1959, p. 14

Une Eglise de témoins

Chaque Eglise devra être finalement, en chaque lieu et en chaque époque, une Eglise de témoins de l'Évangile. Qu'en est-il aujourd'hui, là où nous sommes ? Dans son livre « La condition du témoin », J.P. JOSSUA évoque quelques figures publiques auxquelles se référèrent les chrétiens dans les dernières décennies :

« Témoins du courage, de l'espoir : Martin Luther KING, Oscar ROMERO, Guy RIOBE. Témoins de la bonté, de la compassion agissante : JEAN XXIII, l'abbé PIERRE, mère TERESA. Témoins du merveilleux devenu possible : Padre PIO, Marthe ROBIN. Témoin d'une attitude et d'une parole justes dans une situation d'incroyance et de détresse : Dietrich BONHOEFFER. Témoin d'une assurance qui reconforte des chrétiens humiliés par le sentiment d'être devenus comme les Indiens d'une réserve américaine : Jean-PAUL II. Il me semble, ajoute-t-il, que dans presque tous les cas la personnalité se simplifie, rejoint un type, se ramasse en un trait majeur » (14).

Mais il y a aussi des témoins moins connus de la foi, ceux que nous rencontrons ou que nous sommes appelés à devenir au fil de la vie quotidienne. Ce sont ceux qui ont choisi avant tout d'être-avec, avec leurs frères les hommes et à la suite de Jésus, « Aujourd'hui, écrit Jacques SOMMET, c'est le rapport humain qui est devenu fondamental pour le débat de l'homme avec Dieu » (15). Non pas un rapport général aux hommes, mais le rapport de chacun avec celui qui nous est le plus proche, sans oublier tous les autres et en se demandant toujours : « Y a-t-il un dernier que j'oublie ? ». Pour le chrétien, c'est dans cette confrontation avec tout homme, le dernier parlant aussi fortement que le premier, que peut se continuer l'annonce de Dieu en Jésus-Christ, souffrant, humble, mourant d'une mort sans désespoir, où s'inscrit la Résurrection : cette mort et cette Résurrection dont je peux être l'humble compagnon et, s'il le veut, le compagnon souffrant. Accepter d'être témoin, c'est alors risquer sa liberté sur l'immensité du monde de la non-croyance, mais aussi sur la parole annoncée et explicite ; c'est en fait risquer sur l'échange des deux, croyance et incroyance. Dans cet échange, l'être-avec, qui peut revêtir des formes diverses, est à la base de tout. Les attitudes de fidélité aux hommes l'emportent sur l'exactitude des formulations. Il s'agit enfin « de vivre ces rencontres en communauté et en communion autour des lieux où les confrontations sont plus fortes (...) C'est à l'intérieur de la cité que ces rencontres ont à jouer ». (16).

(14) JOSSUA J.P. - La condition du témoin, Cerf, 1984, p. 104

(15) SOMMET J. - « Chemins pour une expérience de Dieu », in Incroyance et Foi, n° 26, (été 83), p. 21

(16) Ibidem p. 27

Une Eglise de frères

Laisser Dieu se dire à travers une Eglise de témoins, à travers aussi et inséparablement une Eglise que le témoignage de l'Evangile rassemble en un peuple de frères. Mission et communion sont inséparables. Evêques et prêtres seront au service de la confrontation et de la communion ecclésiale. Mais n'oublions pas la présence en chaque baptisé d'un sens profond de la foi, d'un sens spirituel à même de saisir ce qui est en harmonie avec la Parole de Dieu dans la vie quotidienne des hommes. Rappeler l'importance du « *sensus fidelium* » dans l'Eglise, c'est s'inscrire dans le droit fil de la grande tradition, comme dans la dynamique de Vatican II, il y a vingt ans, ou des synodes diocésains maintenant. Autant de lieux privilégiés de communion entre tous les membres de l'Eglise : d'un côté le flair de ceux ou de celles qui sentent... du style de Madeleine DELBREL..., de l'autre ceux qui, dans l'exercice de leur ministère apostolique, ont à recevoir les appels qui montent de la vie. Le Concile n'a-t-il pas été finalement cette laborieuse réception par le corps épiscopal de ce que le sens profond de la foi des fidèles, éclairé par les théologiens, espérait depuis des années ?

Aujourd'hui comme hier, il importe de rester attentif à ce que l'Esprit veut dire aux Eglises ; en gardant les uns et les autres ce que j'appelle l'humilité de la vérité, cette humilité où chacun découvre émerveillé qu'il reçoit autant, sinon plus, de l'autre que tout ce qu'il peut lui apporter. Je ne résiste pas au plaisir de vous livrer ici encore deux citations, toutes deux empruntées à St AUGUSTIN s'adressant à ses fidèles :

- « Nous vous gardons, selon le devoir de notre charge, mais nous voulons être gardés par vous. Nous sommes vos pasteurs, mais nous sommes avec vous les brebis de ce Pasteur. De notre place, nous sommes *pour vous* comme des docteurs, mais sous le Maître, nous sommes *avec vous* des condisciples de cette école ».
- « Lorsque nous (les pasteurs) disons le vrai, car tout vrai procède de la vérité, vous le louerez, Lui, le Seigneur, et non pas nous ; mais si nous l'offensons — nous sommes des hommes —, vous le prierez, Lui, pour nous » (17).

Ces deux citations situent bien le ministère ordonné dans le peuple de Dieu : au service de la Parole de Dieu, évêques, prêtres et diacres sont appelés à exercer leur ministère en tenant compte de ce qui se vit et s'exprime dans la communauté croyante, de ce que l'Esprit dit aux Eglises. Cette écoute ne va pas sans un « être-avec », sans

(17) St AUGUSTIN - cité par P.A. LIEGE in L'Eglise : institution et foi, Facultés universitaires St Louis, Bruxelles, 1979, p. 192, notes 16 et 17

une volonté de se faire proches de ceux à qui ils sont envoyés. C'est ce que vient de rappeler Monseigneur MARCUS dans sa lettre pastorale de carême sur les prêtres :

« S'ils ont, écrit-il, pour " première fonction " d'annoncer l'Évangile à tous les hommes, comme dit le Concile, il faut bien qu'ils nouent toutes sortes de liens avec les enfants, les jeunes, les adultes, dans les groupes humains auxquels ils sont envoyés au titre de leur ministère. Ils ont donc à inventer, avec discernement et dans le dialogue ecclésial, des modes de présence et des moyens d'entrer en relation avec le plus grand nombre. Et il est même bon, selon les possibilités et les circonstances, que quelques-uns partagent au plus près la vie d'hommes et de femmes que l'Église a bien du mal à rejoindre. C'est ce que font dans des univers humains bien différents " les prêtres qui se consacrent à un travail scientifique de recherche ou d'enseignement et ceux-là mêmes qui travaillent manuellement et partagent la condition ouvrière ", selon l'expression du décret de Vatican II sur le ministère et la vie des prêtres » (18).

Laisser Dieu se dire dans la prière de son peuple ...

Eric Brauns achève sa réflexion théologique en déclarant : « Quand nous assumons le risque de dire Dieu, nous savons bien que la vérité de nos paroles les excède ». Mystère profond de Dieu, de ce Dieu qui nous est révélé en Jésus-Christ mais qui demeure l'au-delà de tout, pour reprendre l'hymne attribuée à St Grégoire de Naziance que vous citez à plusieurs reprises. D'où l'importance, et pas seulement pour dire Dieu, de retrouver la place importante du poème et de la prière dans toute parole humaine, comme aussi la dimension symbolique au cœur de notre existence. Car dans nos comportements, nos attitudes et nos paroles il y a toujours plus que ce que l'on peut dire, entendre ou vivre. Dans cette perspective, j'aimerais (dans la dernière partie de ma réflexion) attirer l'attention sur trois lieux où la Parole de Dieu veut prendre corps aujourd'hui :

- l'expérience spirituelle des hommes,
- l'attente religieuse des peuples,
- la vie liturgique et sacramentelle de l'Église.

(18) Documentation Catholique, n° 1983, 7 mai 1989, p. 457

L'expérience spirituelle des hommes

J'ai été particulièrement intéressé par la réflexion menée par J.M. PLOUX, en Conseil de Mission je crois, sur l'expérience spirituelle des hommes. Il y a là, en effet, « un lieu à investir et non à fuir ». Il y a aussi à reconnaître que la vie spirituelle ne se confond pas avec la vie chrétienne et qu'elle concerne tout homme : « On peut être athée et vivre une expérience spirituelle. Est-ce un ancrage pour la question de Dieu ? Peut-on greffer là-dessus une Parole ? » Je vous renvoie aux approches de J.M. PLOUX décelant cette vie spirituelle :

- « en plein », dans la création, le travail responsable, l'amour, l'art, le projet de vie, l'utopie, les luttes personnelles et collectives pour la justice et pour la paix, le respect des droits de l'homme...
- et « en creux », dans les réactions de l'homme à ce qui le nie...

Pour ma part, je crois qu'accéder à une vie spirituelle, c'est consentir activement à ce qui fait la condition humaine. Pour qu'il y ait vie spirituelle, il faut vivre : naître et re-naître, agir, encaisser les coups durs, suer et travailler, rire et pleurer. Tout comme ici : au niveau de notre vouloir-vivre fondamental, d'un vouloir-vivre personnel qui est toujours lié à un vouloir-vivre collectif d'un groupe humain à un moment donné de son histoire. Nous posons souvent la question de Dieu en fonction du sens que les hommes peuvent donner ou non à leur vie. Je crois qu'il faut l'enraciner aujourd'hui beaucoup plus profondément, dans un monde marqué par le soupçon et la dérision.

Auschwitz, Hiroshima... Dans un monde souvent tenté de désespérer de lui-même, comment Dieu pourrait-il se dire si ne se réveille pas en l'homme le goût de vivre, et pas seulement des raisons de vivre ? Le Dieu qui peut se dire alors est au-delà du sens et du non-sens. Pour les chrétiens, c'est le Dieu qui parle en son Fils dans la folie et le scandale de la Croix mais qui, en livrant son Esprit, ouvre aussi le désir de vivre des hommes à la Promesse de Résurrection.

L'attente religieuse des peuples

Comment parler de l'expérience spirituelle des hommes sans être renvoyé à l'attente religieuse des peuples ? « Il ne saurait y avoir opposition, comme le souligne J.M. PLOUX, entre l'Esprit dont vivent les hommes dans la variété des religions et des traditions de Sagesse, et l'Esprit de Jésus-Christ ». Et, dans la Déclaration « Nostra aetate », Vatican II déclare que l'Eglise catholique considère avec respect les religions non-chrétiennes qui « apportent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes ». « Toutefois, ajoute cette même Déclaration, elle (l'Eglise) annonce, et elle est

tenue d'annoncer sans cesse, le Christ qui est « la voie, la vérité et la vie » (Jn 14/6), dans lequel les hommes doivent trouver la plénitude de la vie religieuse et dans lequel Dieu s'est réconcilié toutes choses ». Je n'entrerai pas ici dans le débat théologique en cours pour savoir si nous pouvons considérer les différentes religions comme autant de voies de salut et de révélation qui entreraient dans le dessin salvifique de Dieu. La question est délicate et partage les théologiens. Car il pourrait y avoir une relativisation de la Révélation chrétienne qui remettrait en cause l'unicité de la médiation de Jésus-Christ.

Ceci dit, je retiendrais volontiers les suggestions d'Adolphe GESCHE soulignant la tentation idolâtrique de toutes les religions, à commencer par le christianisme. C'est bien là que se trouve pour lui la pointe de la confession chrétienne : « Elle n'est pas tant de pointer son attention sur ce que font les autres, que sur ce que nous avons fait de notre propre Dieu... Le chrétien doit être intraitable avec sa propre religion. Il n'est pire idolâtrie que celle qui mine et mime sa propre foi ». (19). Dans cette perspective, l'invitation que Jean-Paul II a adressée aux représentants des grandes religions à se rendre à Assise en octobre 1986 nous invite à prendre les chemins d'une meilleure reconnaissance mutuelle entre croyants, dans le respect de l'originalité de chaque tradition religieuse, avec également la volonté de travailler et prier les uns et les autres pour plus de justice et de paix entre les hommes.

La vie liturgique et sacramentelle de l'Eglise

Au cœur de l'expérience spirituelle des hommes et de l'attente religieuse des peuples, la Parole de Dieu, dont la Bible se fait l'écho, ne se présente pas comme une nouvelle sagesse ou un enseignement de vérités sur l'homme et sur Dieu. Elle s'identifie à l'intervention de Dieu qui se rend présent à notre vie humaine, tout au long de l'histoire de son peuple, Israël, et en son propre Fils, Jésus le Christ. Cette parole réalise le salut qu'elle annonce lorsqu'elle pénètre en profondeur le cœur de ceux qui l'écoutent. Elle fait ce qu'elle dit, à la manière d'une déclaration d'amour qui suscite en retour une réponse d'amour.

Aujourd'hui cette Parole efficace de Dieu atteint l'humanité dans la prédication de l'Eglise. « La Parole de Dieu, écrit K. RAHNER, c'est la parole de l'Eglise qui prêche et loue Dieu » (20). On ne peut réduire la prédication, la communication de la foi à une

(19) « Le Christianisme et les autres religions », in Revue théologique de Louvain, n° 19, 1988, pp. 336-337

(20) RAHNER K. - « Parole et Eucharistie » in Ecrits théologiques 9, DDB, 1968, p. 52

transmission de vérités révélées, de propositions intellectuelles sur le mystère de Dieu ; prêcher c'est annoncer une parole pour laquelle sa réalité vient en se disant. Quand l'Eglise dit la Parole de Dieu, elle fait advenir la Parole de Dieu en ce monde. La Parole ainsi comprise réalise le salut qu'elle annonce, elle est elle-même événement de salut. C'est une parole qui fait ce qu'elle dit. Quand quelqu'un dit : « Je t'aime », cette parole indique un mouvement d'amour qui porte un être vers un autre, mais en même temps elle fait advenir cet amour et le construit.

Ce caractère d'événement efficace de la Parole se réalise à divers degrés. C'est dans le sacrement que la Parole de Dieu atteint sa pleine efficacité. La Parole de Dieu devient sacramentelle dans les situations où le salut de l'homme se joue de manière décisive. L'homme est sauvé lorsqu'il est libéré de tout ce qu'il y a de vain en lui et autour de lui, et peut s'ouvrir davantage à Dieu et aux autres. Il rejoint alors le chemin du peuple hébreu passant de la servitude au service, libéré de l'esclavage d'Egypte pour rendre un culte à Dieu.

En célébrant l'Eucharistie, le peuple chrétien élargit, à la suite du Christ, la brèche qui a été ouverte dès le premier exode. Célébrer l'Eucharistie, c'est entrer dans la Parole du Christ livrant sa vie pour la multitude. Toute Eucharistie devrait nous mettre en exode, nous provoquer à sortir de nos faux abris pour nous engager dans l'aventure même du Christ. Impossible alors d'entrer dans la Nouvelle Alliance si nous refusons de faire œuvre de libération. Le « Faites ceci en mémoire de moi » est en même temps : « Ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. A vous maintenant de vous laver les pieds les uns des autres ». (Jn 13/15).

Conclusion

Dire Dieu dans un monde qui change, c'est finalement laisser Dieu se dire en tous ces lieux que je viens d'évoquer : une certaine consistance de l'expérience humaine que creuse un mouvement de mort et de résurrection, un affrontement aux textes de l'Ecriture qui nous invitent à naître ailleurs, une confrontation loyale en Eglise, et une remise confiante de notre vie entre les mains de Celui qui échappe à toutes nos prises. Ces lieux ne sont pas pour les chrétiens des demeures où ils peuvent s'enfermer en toute sécurité, mais des chemins où ils s'enfoncent à la suite de leur Maître.

L'accueil et l'annonce de la Parole de Dieu peuvent se faire à partir de points de départ différents. Ce peut être une existence humaine qui s'éclaire à la lecture des Evangiles ou une lutte collective pour la justice qui trouve tout son sens dans le souffle d'une communauté chrétienne. Mais ce peut être aussi une rencontre inattendue des Evangiles, une appartenance native à l'Eglise ou un retour aux sources de la prière qui vous relancent sur les chemins du monde au service des frères. Peu importe le point de départ et la manière dont les liens peuvent se faire d'un lieu à un autre, l'important étant qu'ils se fassent.

Dans la perspective chrétienne, chacun de ces quatre pôles est un index pointé vers le Christ, Parole de Dieu. Le danger serait de se fixer sur un pôle. On peut confondre la Parole de Dieu avec l'Ecriture et faire du christianisme une religion du Livre ou un système dogmatique. Un autre risque serait de réduire la Parole de Dieu à notre expérience humaine en oubliant qu'elle la déborde de toutes parts. On peut encore enfermer la Parole dans les temples du sacré ou se crispier en Eglise sur une obsession d'unité et d'identité qui nous ferait oublier la portée universelle de la Parole de Dieu.

Le danger serait finalement d'assigner une résidence à l'Esprit. L'Esprit ne se réduit pas aux textes inspirés, le monde n'accouche pas de l'Esprit par ses seules forces, les hommes d'Eglise n'ont pas le monopole de l'Esprit, et ceux qui contemplant et prient ne sont pas seuls spirituels. L'Esprit de Jésus-Christ n'appartient à personne, pas même aux théologiens ! Il est Celui qui pousse chaque personne et chaque groupe d'un chemin à l'autre. Il est Celui qui anime cet incessant exode vers le « Nom qui est au-dessus de tout nom » (Ph 2/9). Il est le souffle qui opère les déplacements nécessaires pour qu'il y ait Tradition vivante et communautés ouvertes au Nom de Jésus.

La Parole que Dieu nous dit en son Fils et que nous souffle son Esprit ne se fixe nulle part. Elle est partout comme une présence-absence qui nous accompagne dans l'exode de nos vies. Elle nous libère de tout ce qui sonne creux en nous et nous met au service de nos frères pour la vie du monde et la plus grande gloire du Père. Car, comme l'écrivait St Irénée, « la gloire de Dieu, c'est la vie de l'homme et la vie de l'homme, c'est de voir Dieu ».

« O, Toi l'au delà de tout
N'est-ce pas là tout ce qu'on peut chanter de toi ?
Quel hymne te dira, quel langage ?
Aucun mot ne t'exprime.
A quoi l'esprit s'attachera-t-il ?
Tu dépasses toute intelligence.
Seul, tu es indicible,
Car tout ce qui se dit est sorti de toi.
Seul, tu es inconnaissable,
Car tout ce qui se pense est sorti de toi.
Tous les êtres,
Ceux qui parlent et ceux qui sont muets
Te proclament.
Tous les êtres
ceux qui pensent et ceux qui n'ont point de pensée
Te rendent hommage.
Le désir universel,
L'universel gémississement tend vers toi.
Tout ce qui est te prie,
Et vers toi, tout être qui pense ton univers
Fait monter un hymne de silence.
Tout ce qui demeure demeure par toi,
Par toi subsiste l'universel mouvement.
De tous les êtres tu es la fin,
Tu es tout être et tu n'en es aucun.
Tu n'es pas un seul être,
Tu n'es pas leur ensemble.
Tu as tous les noms, et comment te nommerai-je,
Toi le seul qu'on ne peut nommer ?
Quel esprit céleste pourra pénétrer les nuées
Qui couvrent le ciel même ?
Prends pitié,
O toi l'au delà de tout,
N'est-ce pas tout ce qu'on peut chanter de toi ? »

Toi qui nous as cherchés pour que nous te cherchions *

Daniel ANGLERAUD

Je me suis laissé questionner par cet appel « Où est-il ton Dieu ?

J'ai trouvé, en feuilletant quelques notes personnelles anciennes, un texte d'Henri Franck, extrait du « Journal d'un homme de 40 ans » de J. Guéhenno, cette bien belle réponse :

« ...Dieu est logé dans l'intervalle entre les hommes, ainsi que le soleil se loge entre les feuilles. Il hante d'air sensible, intelligent, vivant, où résonne la voix humaine. Il habite une chambre où les amis assis parlent du métier qu'ils feront, des intérêts de leur ville et des lettres qu'ils ont reçues. Dieu est ce que révèle à chacun tous les autres ».

Ainsi la littérature, voire la poésie traitant de Dieu, nous ramène à la réalité de la vie.

Et je me suis rappelé sans beaucoup d'efforts mon expérience personnelle de rencontre avec Jésus-Christ comme une porte ouverte sur la vie : « Moi je suis venu pour que les hommes aient la vie, pour qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10). En effet, comment dire Dieu sans faire référence à Jésus-Christ ? La JOC avait découvert en moi un jeune meneur, elle m'a aidé à rencontrer Jésus-Christ, Fils de Dieu, un meneur, un Christ libérateur et une première prière : « Que ma peine d'aujourd'hui, Seigneur, serve à la libération de tous mes frères, les travailleurs ».

Aujourd'hui encore cet appel à la liberté retentit en moi, comme au premier jour.

* Saint Augustin.

Suivre donc Jésus-Christ libérateur « c'est se mettre, par l'amour, au service des autres » (Ga 5,13).

Impossible dès lors d'accepter que « des hommes soient abandonnés à la précarité, marginalisés, rejetés parce qu'étrangers, sacrifiés, assistés par quelques compensations faisant appel à la bienfaisance. Au mieux, ils devraient se satisfaire d'un minimum social garanti » (C.E.M.O., oct. 87)*.

Or, s'agissant par exemple de la précarité, que voyons-nous ? Ballotés de stages en petits boulots, de chômage en TUC, les précaires sont une main d'œuvre bon marché, malléable et corvéable, au bon vouloir des patrons.

Pendant que les entreprises, grandes ou petites, dans les bureaux, les services (y compris publics : hôpitaux et PTT par exemple), des femmes et des hommes voient s'aggraver la pénibilité du travail ; le temps nous manque pour décrire les conditions de travail des femmes OS dans un atelier de presse chez Carnaud, près de Rouen, ou des salariés à la chaîne chez Ducellier, dans le Val d'Allier...

La peur de perdre son emploi amène le salarié à se taire, à accepter, y compris, comme nous l'apprennent de récentes statistiques, quand il y a perte de pouvoir d'achat.

C'est précisément le moment choisi par les idéologues du marché pour relancer un vieux concept : le primat de l'économie sous la forme de la nécessité de l'entreprise qui sera « revalorisée », réhabilitée dans l'opinion des Français en général, des salariés en particulier.

Amplifiés par une mass-médiatisation abêtissante, ce sont là des effets de mode susceptibles d'engluer tous les honnêtes hommes de notre époque.

Surtout qu'on n'oublie pas de nous expliquer que « l'économie mondiale est en crise », que les contraintes extérieures limitent la marge de manœuvre des entreprises, des pouvoirs économiques, des pouvoirs en général.

Et, à dire vrai, est-il possible de s'affranchir des dures lois de l'économie par quelques incantations du genre « les riches ou les patrons peuvent payer » ? Qui peut contester, d'Est en Ouest, la nécessité d'entreprises performantes, efficaces, capables de se développer et, pour résumer, d'une économie prospère ?

Il y a d'ailleurs, parmi les tenants de cette « idéologie du marché », des hommes, je veux bien le croire, et, même s'ils sont peu nombreux, aussi fidèles à l'appel du Christ que je le suis.

Et pourtant suivre Jésus-Christ c'est prendre définitivement le parti des exclus, des marginaux, sans regarder en arrière de peur d'être impropre au Royaume de Dieu (Luc 9,62).

* C.E.M.O. : Commission épiscopale du Monde Ouvrier.

Paradoxe encore, la liberté acquise en Jésus-Christ ne peut se laisser enfermer dans une idéologie, si mobilisatrice soit-elle, (à plus forte raison dans des systèmes qui divisent les hommes et consolident les privilèges de quelques-uns au détriment du plus grand nombre).

La solidarité avec ceux qui souffrent, avec les salariés qui aspirent à être autre chose que des robots, qui se heurtent dans les entreprises à un type de gestion autocratique et technocratique qui mutilé les individus, n'interdit pas de garder les yeux ouverts — « l'œil est la lampe du corps » — afin de prendre en compte tous les niveaux de relations sociales, de relations économiques, politiques, idéologiques... « Fils de l'homme, je fais de toi un guetteur », dit Ezéchiel.

En ce qui me concerne, je crois que c'est dans cette distance et dans cette attitude de « qui vive » que je manifeste et que je témoigne du Dieu qui se laisse dire, selon une expression relevée dans vos travaux, certes sans beaucoup d'efficacité apparente...

De cette rencontre initiale, et surtout de cette longue marche avec le Christ, j'ai besoin d'en parler avec d'autres. C'est pourquoi aussi bien la célébration dominicale que la révision de vie en équipe d'ACO me sont indispensables. Je l'ai mieux compris encore ces dernières années où cela m'était plus difficile à cause de mes conditions de vie. Et tout récemment, une camarade m'a éclairé sur la nécessité de cette vie en Eglise. Nous avons décidé, un petit groupe de militants, de célébrer et de partager ce qui nous paraissait essentiel dans notre vie de permanents syndicaux. Nous avons lancé quelques invitations. Des camarades sont venus. Et une femme a déclaré dès le début de la célébration : « Depuis 10 ans que j'ai quitté l'Eglise officielle, c'est la première fois que des copains chrétiens pensent à me faire signe, j'en avais pourtant bien envie ».

Dieu se dit par son Eglise rassemblée. Quelle qu'en soit la forme, sans la JOC, je ne serais sans doute pas avec vous ce jour. Dans les difficiles combats du mouvement ouvrier pour l'émancipation des travailleurs nous avons besoin de nous rassembler en Eglise pour être les témoins du Christ libérateur. C'est ce rassemblement qui permet à la Parole de Dieu de se frayer un chemin.

Dernière remarque qui n'est pas une conclusion : La vie, l'actualité nous appellent à la prière. Ainsi la mort de cette infirmière, Madeleine Lagadec, assassinée par l'armée salvadorienne, m'a renvoyé vers ce texte extrait de « Chemin de croix de la justice », de L. Boff : « Il y a des vérités pour lesquelles on doit mourir sinon on est infidèle à Dieu, à sa conscience et à ses frères. Jésus a accepté de mourir parce qu'il a été fidèle jusqu'au bout ».

Amis lecteurs,

Vous recevrez, dans les jours qui viennent, un message de l'ACTUALITE RELIGIEUSE DANS LE MONDE, à l'occasion du Numéro Spécial préparé pour célébrer le 25^e anniversaire du décret conciliaire sur l'Unité des Chrétiens.

Dans la Lettre aux Communautés, nous avons rarement l'occasion de faire place aux préoccupations de l'œcuménisme bien qu'il nous tienne à cœur comme tout effort de dialogue et de compréhension mutuelle entre les hommes, les communautés et les cultures.

C'est pourquoi nous espérons que chacun fera le meilleur accueil à ce message et qu'il pourra le diffuser autour de lui.

Ce Numéro Spécial, constitué de témoignages et complété par un supplément sur l'Europe des Eglises, pourra être commandé (28 F) à l'A.R.M. (Actualité Religieuse dans le Monde), 163, Boulevard Malesherbes, 75859 Paris cedex 17.

Un forum sur l'œcuménisme aura lieu le 22 novembre, de 9 h à 18 h, salles du Bon Conseil, 6, rue Albert Lapparent, Paris 7^e.

Pourquoi dire Dieu ?

Eric BRAUNS *

Après tout, Dieu se dit bien tout seul. Il appelle lui-même ses prophètes, ses apôtres quand il veut s'adresser aux hommes. Il envoie son Esprit à ceux qu'il choisit : n'est-ce pas s'interposer entre lui et les hommes que de se mettre en tête de dire Dieu ? C'est un peu en écho à ces objections que les réflexions suivantes sont proposées.

Voici l'homme ! Ecce homo ! (Jn 19,5)

Cette parole de Pilate retentit au cœur de la passion de Jésus. Elle a d'abord un sens littéral que l'on pourrait rendre par ces expressions : « Voici l'individu en question, celui dont vous, les Juifs, vous faites si grand cas et que vous accusez de si grands forfaits au point de me déranger pour que je le condamne à mort ! Voici celui qui voulait être roi, voilà comment j'ai mis fin à ses prétentions. Regardez-le avec sa couronne, son sceptre et son manteau royal ». Le propos de Pilate est simplement de dérision car on sait quelle piètre estime il manifestait pour la religion des Juifs.

Mais l'expression peut prendre un sens spirituel ou presque philosophique. « Voici l'homme ! » signifie alors « Tel est l'homme ! ». Il ne s'agit plus de l'accusé Jésus, de ce prévenu-là, mais de l'homme dans sa vérité. « Voici le visage découvert de l'homme, sa vraie nature dévoilée et sans masque. Voyez comme il est misérable, faible, risible, couvert au-dehors d'oripeaux de grandeur (ses rêves de gloire, l'image qu'il cultive de lui-même) et souffrant au-dedans, torturé par

* Réflexions personnelles après la Rencontre Nationale.

son malheur et ses angoisses, sa finitude et sa proximité avec la mort ». Dans l'état où ses bourreaux l'ont mis, le prisonnier Jésus est le type exemplaire de la condition humaine de tous les temps.

Jean va encore plus loin : s'il donne un tel relief à la phrase de Ponce Pilate, c'est qu'il lui donne une portée plus décisive encore, celle d'une profession de foi (ce n'est pas la seule fois où c'est un païen qui dit le credo : cf. le centurion en Mt. 27,54). En présentant Jésus, c'est comme si Pilate disait : « Dans ce visage, voyez le mystère et l'avenir de l'homme ». Pilate proclame l'achèvement de la révélation en désignant le condamné Jésus. Pour saisir cela, un détour est nécessaire.

Voir ou croire

On n'évite pas la confrontation à ce défi : faut-il croire ce que voient nos yeux ou voir plus loin que l'apparence ambiguë ou insignifiante ? Faut-il s'en tenir à l'immédiat visible ou traverser le paradoxe des allures humaines ?

En faisant prononcer au procureur de Judée une phrase si lourde de signification, c'est Jean qui découvre sa foi. Il dit : « Oui, c'est bien lui, l'Homme ! Moi, Jean, je reconnais dans ce pitoyable prisonnier le Serviteur souffrant d'Isaïe, le Seigneur et Sauveur, le roi juste attendu, le Messie d'un règne nouveau. Moi, Jean, je vois en lui le nouvel Adam, le premier homme d'une nouvelle lignée humaine ». Pour Pilate, c'était : « Voici l'homme de toujours, prince déchu et ridicule » (roi dépossédé, dit Pascal). Pour Jean, c'est : « Voici l'homme vrai, espéré, tête d'une nouvelle humanité ».

Mais pour pouvoir dire cela avec Jean contre l'évidence, contre l'expérience immédiate, il faut avoir entendu Dieu se dire ou des témoins dire Dieu. Devant la mine de Jésus au tribunal, devant sa croix, il faut un prodigieux mépris des réalités pour oser chanter victoire... ou bien il faut avoir écouté une tradition nous parler d'un certain Dieu. Il faut savoir (à longueur de déroutes !) que Dieu est toujours là où il prend à contrepied l'image que nous avons de lui. Il est avec le cadet là où on attendait l'aîné, avec le pauvre là où on attendait le riche, avec l'étranger au lieu du fils du peuple élu, avec l'exclu et non avec le roi, avec la femme et non avec l'homme, etc...

Jean n'est ni fou ni irréaliste ; il est éduqué par une parole à propos de Dieu qui l'empêche de se tromper ou d'être trompé. Il suit la trace de Dieu.

Où est le visage de l'homme ?

Dans la vie de quartier, le travail, les luttes et les rencontres, nous aussi sommes confrontés au visage de l'homme, à un visage de l'homme rarement glorieux. Visage altéré par le vice, l'orgueil, l'argent, visage défiguré par la solitude, abîmé par la maladie ou le malheur, blessé par la haine, l'exclusion... On pourrait à tout instant déclarer : Voici l'homme ! Dans les visages des enfants de la rue ou du caté, dans les regards des couples jeunes ou âgés, dans les têtes des collègues de travail, des voisins, des amis ou des adversaires, dans la face des passants, des étrangers...

Nous pouvons donc dire : Voici l'homme ! Mais, aujourd'hui, qui voyons-nous ? Qui vraiment croisent nos yeux ? Qui percevons-nous ? Ce n'est pas sans importance : de ce que nous voyons découleront ensuite nos actes, nos gestes et nos paroles. Qui vois-tu ?

Exactement comme pour les témoins de la passion de Jésus, ce que nous voyons dépend de ce que nous avons entendu dire de Dieu : c'est Dieu qui révèle qui est l'homme plus que l'inverse. Ou bien nous reconnaissons ce Dieu dans ce qui semble si loin de lui, ou bien nous ne le verrons pas et alors nous ne croirons que ce que nous verrons, c'est-à-dire de quoi désespérer, renoncer, se soumettre, subir. Car, dans ce qui saute aux yeux, il n'y a rien à voir d'autre que la désespérante contradiction des êtres, l'absurde, l'impuissance à aimer, etc. Notre relation vitale aux êtres dépend de la manière dont nous reconnaissons en eux autre chose que ce qui constitue leur visage sensible. Et cette vision neuve des autres, cette sorte d'exégèse d'autrui, n'est possible que si nous sommes instruits de Dieu.

Voilà pourquoi « dire Dieu » est décisif, pourquoi c'est la pierre de touche de nos vies, le cœur de la mission et la parole à transmettre par excellence.

Un interrogatoire d'identité qui n'en finit pas

Le Nouveau Testament en entier est traversé par un interrogatoire d'identité qui ne laisse personne échapper à la question : Qui es-tu ? Qui est-il ? Quel est ton nom ? Prenons l'évangile de Matthieu. Jean le Baptiste s'adresse à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » (Mt 11,3). Jésus questionne les foules à propos de Jean : « Qu'êtes-vous allés regarder au désert ? Un roseau agité par le vent ? Alors qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu d'habits élégants ? Mais ceux qui portent des habits élégants sont dans les demeures des rois. Alors qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un prophète. » (Mt 11,7-9). Les foules sur Jésus : « Celui-ci n'est-il pas le Fils de David ? » (Mt 12,23). A Nazareth : « N'est-ce pas le fils du charpentier ? » (Mt 13,55). Jésus aux disciples : « Et vous qui dites-vous que je suis ? » (Mt 16,15). Pilate à Jésus : « Es-tu le roi des Juifs ? » (Mt 27,11).

La preuve en est que l'identité de quelqu'un n'est pas un évidence, même pas pour lui-même. La question touche tout homme et pas seulement Jésus de Nazareth : c'est un procès dans lequel nous sommes tous questionneurs et questionnés.

C'est que l'identité de Jésus est la clef d'une espérance : en lui, le salut est ou n'est pas donné. Selon qui il est, l'histoire change de sens ou reste inexorablement cet enchaînement de hasards obscurs où nous nous débattons en vain. Sa propre identité est la clef de l'identité de tout hommes : s'il est « le premier-né d'une multitude de frères », s'il est vivant, alors le destin de chacun de nous est autre qu'il n'y paraît. Au lieu d'être voué sans plus à la mort, chaque enfant des hommes est promis à vivre, mais seulement à cause de Jésus. En raison de l'identité de Jésus que je confesse à la fois homme et Seigneur, je ne peux plus définir l'homme dans une identité sans avenir, l'enfermer dans une nature déchue, mortelle, irrémédiablement prisonnière du mal et du péché.

Non, je ne me résoudrais pas à croire de tout homme simplement ce que je vois. L'homme, ce ne serait rien de plus que cela ! Mais si je dépasse ainsi ce que l'expérience me dicte, c'est à cause de l'identité de Jésus, de ce que je crois de celui-là entre tous les hommes.

Mais au nom de qui ou de quoi puis-je me permettre de donner à Jésus ce nom au-dessus de tout nom, de confesser sa qualité ? C'est uniquement à cause de ce qu'on m'a dit de Dieu, de ce que j'ai entendu dire de Dieu.

Jésus révèle le Père

On pourrait tout aussi bien dire que le Père nous désigne le Fils. Dire Dieu est nécessaire ; non pas dire qui est Dieu, quelle est sa nature, mais bien comment il agit, à quelles traces le retrouve-t-on, quels sont ses hauts faits pour le peuple. Ainsi pourra-t-on reconnaître et accueillir Jésus comme son Fils, sa manifestation : on retrouvera dans la parole et dans le geste du Rabbi la filiation avec le Père. Celui qui a donné l'eau au désert et celui qui donne le vin à Cana ou qui promet l'eau à la Samaritaine est le même. Découvrant Dieu dans son Fils, les hommes peuvent librement déchiffrer qui ils sont eux-mêmes.

Le péché est toujours lié à une erreur du pécheur sur sa propre identité. Si l'homme est sujet du péché, c'est parce qu'il se prend pour ce qu'il n'est pas : il court après un fantasme, celui de la toute-puissance ou de l'immortalité. S'il écrase son frère, c'est parce qu'il ne sait pas que c'est sa propre chair qu'il méprise. Le serpent sait s'y prendre pour tromper lorsqu'il dit : « Vous serez comme des dieux ». L'homme ignore qu'il est aimé, que Dieu est Père et non son rival, qu'il est libre pour aimer, qu'il est image de Dieu et que c'est le sens de sa dignité.

Pourquoi donc Jésus est-il mort ? Il a vécu, agi, parlé afin que nous connaissions qui est Dieu, qui est le Père, pour que nous sachions qui nous sommes. Jésus a donné sa vie pour que nous connaissions l'amour de Dieu, son humilité, sa proximité et que, commençant à découvrir le Père, nous découvrions à la ressemblance de qui nous sommes faits. Dire Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Jésus, c'est dire à l'homme, qui il est, à quoi il est appelé, c'est restaurer son image de lui-même. Inévitablement, c'est aussi rectifier et combattre deux sortes de mensonge, le mensonge sur Dieu (les faux dieux, les idoles) et le mensonge au sujet de l'homme, les caricatures insultantes de notre humanité, les images injurieuses qui sont diffusées sur l'homme. Dire Dieu, c'est donc, comme le dit Jean,

« faire la vérité » sur Dieu et sur nous : le véritable amour pour Dieu ne fait qu'un avec l'amour authentique de l'homme.

Voir Dieu et pouvoir être soi-même

Quand « la Sagesse a été reconnue juste d'après ses œuvres » (Mt 11,19), autement dit lorsque Jésus est reçu chez les siens et qu'il n'y a plus confusion et erreur sur la personne de Dieu, alors quelque chose est changé dans la façon dont l'homme se perçoit. Dire Dieu, c'est donner une chance à tout homme de se découvrir tel qu'il est et non pas tel qu'il s'imagine et se défigure.

Le Christ des évangiles dit : « Je ne vous appelle plus disciples, mais amis » ; il déclare à ceux qu'il enseigne et qui l'écoutent qu'ils sont désormais des fils adoptifs. Paul aussi sans relâche parle par opposition : « Vous n'êtes plus... Mais vous êtes... ». Vous n'êtes plus des esclaves mais des hommes libres, vous n'êtes plus dans la crainte mais dans la charité. Que signifie ce changement de règne, cette régénération ? Conversion sans aucun doute, mais ce qui est traduit ici, c'est surtout la résurrection de celui qui a appris qui il est, qui renaît parce qu'il sait quel visage il porte, quelle vocation peut être la sienne, quel avenir lui est ouvert (quelle que soit la situation présente d'abandon qui est la sienne).

Dire Dieu, c'est dire qui est l'homme. C'est dire un Dieu d'amour qui s'est voulu notre salut sans jamais entamer la liberté de ceux qu'il a créés. L'avenir de l'homme, c'est ce Dieu-là. Voici Dieu ! Ecce Deus.

Où est-il ton Dieu ?

Témoignage de François MARIN (Evreux)

Aide-soignant en Service de « chroniques » (aujourd'hui « Moyen Séjour »), puis en service d' « hébergement pour personnes âgées » (autrefois « Hospice ») depuis 1971, ma vie, ma foi et ma conception du monde, comme ma théologie, ont connu un très nécessaire conversion.

Prêtre diocésain, nommé à l'équipe sacerdotale de la Z.U.P. de la Madeleine à Evreux, c'est l'Eglise locale qui, après 6 mois de réflexion concertées, a envoyé l'un des prêtres « au travail », rejoindre un ancien qui y était déjà, seul : j'étais le moins « contre-indiqué » : ce me fut comme une douche froide.

Ordonné depuis 15 ans, j'avais été 14 ans économe, puis maître d'internat, dans deux institutions d'Eglise. Je me demandais quelquefois pourquoi donc j'étais prêtre... Au travail hospitalier, la question ne se posait plus ; j'avais trouvé de quoi vivre toutes les dimensions de mon existence.

C'est à cette époque que je me suis lié à la Mission de France, par divers chemins, dont l'atelier « Santé », puis le Conseil de Mission (3 ans) et le Groupe « Affectivité-Sexualité et Mission » : tous ces lieux m'ont poussé à travailler, voir clair de façon exigeante, me situer face au monde tel qu'il est et au message de Salut.

Depuis septembre 88, je suis intégré à la nouvelle équipe d'Evreux. J'ai 56 ans et me reconnais fort dans les Cauchois (mes grands-parents) décrits dans « Le Horsain » du père Alexandre (collection Terre Humaine).

Mes difficultés à dire Dieu.

J'ai très vite été révolté par les « bêtises » que je pouvais entendre dire sur Dieu, à commencer par l'inadéquation tellement réductrice des formules catéchétiques qui prétendent cadrer les connaissances. J'ai été meurtri par quelques essais

« tombés à plat » dans des situations de dialogues pourtant favorables. « DIEU », j'y ai toujours cru, son existence m'a longtemps paru évidente, et l'incroyance difficilement concevable. Jusqu'au jour où j'en ai fait l'expérience en moi-même...

Alors j'ai toujours préféré me taire et il me semble que c'est cela que j'ai le mieux à faire, prêt à « rendre compte » un jour si..., attentif à vivre de Lui, du mieux que je peux, mais sans aucun insigne visible sur mon vêtement. Je désire que, si c'est vrai, ça transparaisse... Prétention ? Illusion ? J'en suis au moins conscient. Dieu, je Le cherche, pour mon compte, comme je peux. Au fond de moi, Il me hante depuis mon plus jeune âge, comme un mystère indicible, et c'est pour Lui qu'après tout un cheminement de libération, face à un baptême qu'on m'avait imposé et que j'ai eu à rechoisir, dans le même mouvement, j'ai choisi d'être prêtre.

Depuis, conscient de mes ornières, de mes faiblesses chroniques, de mes infidélités sur bien des points, je crois que c'est Lui, d'abord, qui me cherche. Ça change tout et pour moi, le Salut, il est là.

Pourquoi je préfère me taire ?

- Parce qu'il est « LE TOUT AUTRE », de façon essentielle, première, alors... En ce sens, le texte du bréviaire dans lequel j'ai bonheur à me retrouver est l'hymne de St Grégoire de Naziance^e : « O Toi, l'Au delà de TOUT, n'est-ce pas là tout ce que l'on peut chanter de Toi » (Mercredi I et III, Offices des lectures).
- L'Évangile dit à plusieurs reprises : « Dieu, personne ne l'a jamais vu » (Jn 1/18 - 5/37 - 6/46). Certes il y a une suite à cette phrase, mais elle s'impose d'abord à moi, telle quelle, dans mon désir, mon aspiration à Le voir. L'Exode nous apprend qu'on « ne peut voir Dieu sans mourir » (34/20).
- Dieu, pour moi, est d'abord Celui que Jésus appelle « Père », Celui que Lui connaît, qu'il prie longuement, qu'il nous révèle enfin par tout son être d'Homme et l'Esprit dont Il vit.
- Et puis ma quête de Dieu est aussi une histoire d'Amour. Or, ce domaine ne peut-être mis en formules ; et plus encore, ce qui lui est essentiel est nécessairement caché. De l'ordre de l'indicible. Comme peuvent en témoigner les couples qui vivent d'amour, ou les amis profondément liés.

C'est aussi de mon fait (de ma "faute")

- *J'ai conscience de mes carences personnelles, de mon être rêveur, indépendant, d'une introspection qui peut être excessive, etc..., qui me font aussi tourner en rond sans déboucher, sans oser assez m'exprimer...*
- *J'ai aussi des comptes à régler avec la mort, avec tout ce qui peut être « rupture » et qui contrecarre mon instinctif désir de continuité, de conservation des acquis, de fusion...*
- *J'ai grande dévotion pour mon saint patron, François d'Assise, mais je n'ai pas spontanément son regard qui bénissait le Dieu Très Haut à travers toutes les créatures (certes, lui aussi a dû cheminer dans ce sens). Moi, la nature, que j'aime, je la vois d'abord en esthète, elle me fait rêver plus qu'elle ne me porte à la prière...*
- *Je suis de plus en plus sensible à la foi juive. J'apprécie fort Elie Wiesel. J'admire sa foi viscérale alors même que sa pensée, son expérience, lui font souligner la dramatique absence de Dieu. Moi, je peine beaucoup en certaines circonstances...*

Qu'est-ce qui me parle de Dieu aujourd'hui ?

Jésus et l'Évangile

Lorsque Guy Riobé devint évêque, il prit comme devise l'expression usitée par la Fraternité Sacerdotale Jésus-Caritas (héritée de Charles de Foucauld) : « A cause de Jésus et de l'Évangile ». Cela m'a paru être plus une déclaration d'appartenance qu'une « parole-clef » d'évêque. C'était en 1961. Aujourd'hui cette réalité m'est devenue essentielle et j'y mesure mon chemin parcouru.

JESUS : son comportement humain peut être dit comportement de Dieu, puisque ses attentions, ses choix, ses engagements sont ceux même de ce Dieu que je cherche. JESUS ET L'ÉVANGILE : son message « impossible », tellement « autre », et en même temps toujours davantage appelant, fascinant. Je pense au « Sermon dans la plaine » dans Luc 6/27-38 par exemple, où nous sommes pris à contre-courant à toutes les lignes, presque à tous les mots :

Ne pas juger, jamais,

*ne pas condamner qui que ce soit,
si l'on prend mon manteau, donner aussi ma chemise
donner à qui demande
aimer ceux qui ne m'aiment pas
faire du bien à ceux qui me veulent du mal
prêter sans espérer de retour..., etc...*

Je vois là le comportement même de Dieu, et de Le contempler ainsi, à chaque fois que je m'y arrête, me bouleverse profondément. Oui, au sens physique : m'incite à changer moi, dans ce sens, de fond en comble. Or, je suis bien pauvre, et ne le fais pas, ou... si peu.

L'expérience de la fragilité

La mienne, et celle des autres. A chaque fois que j'ai pu, que j'ai eu le courage de dire la vérité de moi-même, sans nulle esquivé ou semblant de justification, de minimisation, en un mot chaque fois que je me suis confessé dans une totale nudité, sans défense — j'ai eu comme conscience de rencontrer « Dieu-qui-a-d'abord-voulu-être-le-plus-petit-d'entre-nous ». Certes, cela est impossible hors d'un contexte de total accueil et de « miséricorde » (au sens biblique) de la part de celui — ou de celle — qui me recevait ainsi.

De même, pour les autres, découvrir que ceux que l'on a auréolés sont de la même faiblesse que moi, que leur vraie vie n'est pas cette force ou cette irréprochabilité que je leur attribuais, fussent-ils responsables à haut niveau ou carmélite, a été pour moi signe de Dieu : « Alors, c'est Lui qui agit ! ». Depuis que j'ai découvert que les « grands hommes » ça n'existe pas, ma vie a changé et je n'ai plus peur d'être « moi », au milieu de mes semblables.

Et quand St Paul dit : « C'est quand je suis faible que je suis fort » (2 Co 12/10), ça ne veut pas dire qu'une « superforce » vient cacher la faiblesse, mais que le vécu de sa faiblesse, consciente et non maquillée, est la vraie force, et que l'essentiel est de ne pas tricher avec soi-même, jamais.

Ma réflexion sur l'homme

C'est déjà ce dont je parle, mais de façon plus large encore. D'abord SON « MYSTERE », SON EXISTENCE, et en particulier tout ce que je perçois de con-

vergences entre mes approches des sciences humaines et ma lecture biblique, donc cette anthropologie qui remonte loin dans l'histoire et a eu tant d'intuitions, retrouvées aujourd'hui avec d'autres voies d'accès par les disciples de Freud. A cet égard, Françoise Dolto et Marie Balmory, dans son dernier ouvrage « Le sacrifice interdit » (édition Grasset), m'ont fait beaucoup avancer dans ce sens de la vérité construite et dépouillante de ma foi.

Ensuite L'HOMME DANS L'EXPERIENCE DE L'AMOUR. Marc Oraison disait en substance « L'Amour, c'est impossible (Au point où j'en suis, Le Seuil), mais je ne peux pas m'en passer ». L'expérience adulte de l'amour a été pour moi capitale.

Entre 35 et 40 ans, j'ai rencontré une femme avec qui je me suis découvert beaucoup de points communs et un même idéal. Pour la première fois, je concevais que j'aurais bonheur à ce que celle-ci soit « ma femme ». Engagés l'un et l'autre, nous en avons décidé autrement. Mais depuis, pour moi, tant de choses se sont éclairées expérimentalement : l'attente par exemple (autrefois temps perdu, désormais chargée de sens), l'absence (tellement prégnante de l'être désiré), la nécessaire implication de la totalité de la vie (donc l'irréversibilité d'une parole donnée) et la vérité du commandement à aimer « de tout son cœur, toute son intelligence, toute sa force... » (Mc 12/30-33). Alors chacune des facettes découvertes me disait vitalemment ce que je n'avait encore conçu qu'avec ma tête, et du même coup me disait Dieu, dans son existence, « Vivant »... Et tout ceci en était « signe », « image », chemin.

Depuis, je crois que la mission originale d'un chrétien est de faire faire à l'autre, au moins une fois dans sa vie, une vraie expérience de l'Amour. Et elle est multiforme. Qu'il ait su, au moins une fois, ce que c'est qu'« être aimé », parce qu'alors, quelque part en lui sa coquille sera brisée, et il n'aura de cesse de retrouver cela et de le propager.

Certes, tout ceci, n'est pas si simple, et il y a bien des pièges et des perversions à déjouer. Mais « aimez-vous », c'est notre commandement, et « les uns les autres », c'est dans nos différences.

Enfin L'HOMME ET SA MORT. Le travail hospitalier m'a mis aux premières loges, mais c'est plus encore la mort de mon père, celles de Guy-Marie Riobé, de Marc Oraison, de Pierre F. (un ami prêtre de ma fraternité) qui m'ont atteint jusqu'à l'ébranlement physique ; ou la mort de cette femme, en service de réanimation, que l'on a débranchée au bout de 6 jours de soins acharnés (et 3 élec-

troencéphalo. « plats »), alors que je venais d'achever une fois encore sa toilette. Elle était extrêmement belle, elle avait 33 ans et nous étions un vendredi, plus précisément le « vendredi Saint », et il était midi... ! (Marc 15/33).

Sous mes yeux, respiration, pulsation de la carotide, infimes mouvements du corps, tout s'est arrêté de battre. Alors j'ai réalisé que Jésus était mort un jour, qu'il était vraiment mort, inexorablement, en pleine force, comme cette femme... et la Résurrection c'était tout autre chose, dont je ne pouvais être que le mendiant. Comme Oraison (op. cité), je ne peux qu'en appeler à un « nécessaire Au-delà » que tout le mystère humain désigne comme une immense « question ouverte » dont nous ne pouvons pas imaginer la réponse. Oraison écrit même : « des cons, ceux qui savent ». (page 187).

Des expériences de ruptures et de déplacements

Devant la mort, évidemment ; mais aussi les crises de la foi, comme celle qu'il m'a été donné de vivre en demi-solitude, dans le désert Sud Algérien. Plus rien ne me raccrochait, et ce Sahara que j'avais tant désiré connaître, je le vivais comme un désert monstrueux. Je me suis répété pendant des jours, comme on s'accroche à une bouée de sauvetage : « Tu nous as donné ton Nom ». Je ne savais rien dire d'autre, j'aurais été incapable de le dire ce « Nom ». Aucune pensée, pour aucun être, n'arrivait à me rejoindre, sauf celles des grands malades « chroniques », pleins d'escarres, impossibles à guérir, que je savais là-bas dans mon hôpital, et ce que Thérèse de Lisieux avait pu connaître et dire au cours des terribles mois de sa vie de malade (cf. les « Derniers entretiens »).

Depuis, quand j'y repense, je crois que j'ai vécu, durant ces quelques jours, une expérience de foi beaucoup plus vraie que toutes les autres : celle des ruptures et des plus grands dépouillements. Ce fut celle de l'hôpital, dans tout ce qu'il m'a éprouvé, surtout les premières années ; je venais de si loin et je n'aurais jamais imaginé ce qu'il m'était donné d'y vivre, d'y entendre, d'y voir. Rupture et déplacements reçus des Prêtres Ouvriers et de la Mission de France. A chaque fois quelque chose se faisait jour, après, qui faisait autre ma recherche de Dieu. Oui : « ...Un autre te conduira là où tu n'aurais pas voulu » (Jean 21/18).

Combien je dois à des collègues

Celles qui m'ont dérangé, mais aussi rejoint par des chemins qui m'étonnaient :

* M. F. infirmière, qui bousculait tant de choses là où elle passait et soulignait ce que beaucoup négligeaient ou ne voyaient pas du tout. Sa vie, c'était l'Évangile et l'Eucharistie ; elle voyait « Petit Père » (comme elle appelait familièrement Dieu) dans les humbles et les gens qui souffraient. Elle me l'a tant de fois révélé. C'est pour moi ineffaçable. Elle est elle-même devenue malade...

* P. Aide-soignante, collègue depuis 17 ans, qui m'a fort entraîné sur les chemins de « l'humanisation » et du « respect de la vie » et des êtres, auxquels elle croit tant et où elle s'investit jusqu'à la limite de ses forces. Que de fois j'ai été en résonances profondes avec elle, alors que je ne pouvais pas dire si P. se considérait chrétienne ou pas. Il a fallu une rencontre de vacances, chez elle, et dans une situation de grande vérité humaine, pour qu'elle m'avoue sa distance avec l'Église, son agnosticisme, et en même temps me dise pourquoi elle me recevait, moi, dans ma foi chrétienne et mon ministère particulier. Dieu, par elle, me dit qu'il est encore plus « Autre » que je le crois.

* G. fille de salle, louchant, femme facile à ceux qui voulaient, sans en tirer nul avantage matériel, peu à peu expropriée de sa maison par un voisin sans scrupule, pas très technicienne dans son travail d'entretien, mais qui avait un étonnante écoute de tous les malades et leur faisait tout ce que les autres, « pressés », ne leur faisaient pas. Elle n'a JAMAIS laissé une sonnette sans répondre, fût-ce en tenue de ville alors qu'elle parlait et qu'on demandait le bassin. Elle s'honorait d'avoir connu, à l'école, Pierre F. (mon copain prêtre, décédé), mais c'est sûrement ses seules connaissances religieuses. Or l'Évangile, elle le vivait, comme une pauvre, c'est-à-dire quasiment sans résistance. Elle est morte, plus ou moins folle, larguée dans un hospice loin d'Evreux, seule. Elle est une « lumière » pour moi (Mt 5/16).

Et puis tant d'êtres qui, dans leurs dernières détresses et la conscience de leur mort proche, avaient des paroles vraies, nourries de dépouillement : moments sublimes...

Les “mystiques” de tous poils

Ceux là que je viens d'évoquer, qui le sont sans le savoir ; mais aussi ceux qui ont reçu le don d'écrire et dont l'étonnant langage évoque l'indicible et « l'au-delà de tout » : Jean de la Croix bien sûr (et il n'est pas besoin d'en lire beaucoup), mais aussi d'autres religions, (combien l'Orient parle à l'Occident aujourd'hui), des poètes, même si, à première lecture, je n'y entends pas grand'chose. Des hommes comme Pierre Emmanuel ou Jean-Claude Renard m'ont été et res-

tent « braise et rivière » (édition du Seuil). Étonnant, là encore, comme ils retrouvent les mêmes archétypes et combien d'intuitions des livres de la Bible.

Ce que je me risque à dire, à écrire : mes homélies.

La contrainte de l'homélie a été pour moi une grâce. Les homélies m'ont fait beaucoup réfléchir, seul et avec les copains de l'équipe pastorale ; mais aussi pendant 10 ans, avec les laïcs qui à tour de rôle prenaient en charge la liturgie dominicale.

Dès mes premiers mois d'hôpital, je veillais à m'exprimer comme si l'un ou l'une de mes collègues était là à écouter... Cette simplicité à trouver est une redoutable tâche, pas souvent atteinte. Quelquefois cependant, et « ils » me l'ont dit (j'ai encore très présents à l'esprit et au cœur certains Noël's ou quelques inhumations de collègues). Pour y parvenir, je veux d'abord « écouter » l'Évangile, l'entendre de façon neuve, le dépouiller des ornières moralisantes où nous, ecclésiastiques, excellons si souvent. L'Évangile est d'abord une parole de Foi. Il est parole et actes du « Tout Autre ».

Pour cela, je m'efforce de « le situer », dans son histoire et dans la nôtre :
1 — *Son contexte, celui du livre et celui de ses racines culturelles et bibliques (des ouvrages comme les 3 tomes de la Synopse de Jérusalem, et les notes de la TOB sont mes instruments de base). Étonnant comme ce travail « éclaire » toujours le texte, autrement qu'à première vue et quelquefois loin de ce que spontanément j'étais tenté d'y lire.*

2 — *Cette lecture faite avec son sens rénové, je reviens à l'histoire d'aujourd'hui pour essayer d'y percevoir en quoi cet Évangile se manifeste dans les réalités humaines de la vie qui est mienne, qui est nôtre. Temps de prière et de maturation longue où une nuit est nécessaire, et mieux encore plusieurs jours : combien d'homélies j'ai ruminées en faisant des lits, du ménage ou de la lessive... car je crois que ce sont les traces de l'Esprit à l'œuvre aujourd'hui, comme au temps des toutes premières communautés, que j'ai à exprimer à mes frères. Alors, transmettre ce que je découvre m'est bien souvent une épreuve, car c'est de moi-même que je livre, à ce point intime où je reconnais qu'un Autre m'a touché et m'appelle à correspondre à Sa vie. Mais je ne pourrais pas ne pas le dire tant il attise ma passion (Jr 20/7-9).*

Conclusion

Trois affirmations sont, je crois, mon Credo essentiel :

- 1 — « **MES PENSEES NE SONT PAS VOS PENSEES ET MES VOIES NE SONT PAS VOS VOIES** » (Mt 16/23 - Is 55/8). C'est à cette clé que je veux entendre l'Evangile pour ne pas le déformer et à travers JESUS Il m'interroge et me pousse très loin. Je crois qu'ici est la vraie « conversion » : non pas celle du « mal » au « bien », c'est évident pour tous, même sans religion, mais celle qui « transformera nos corps de misère pour les conformer à Son Corps de Gloire » (Ph 3/21).
- 2 — « **L'AMOUR EST DE DIEU** » (1 Jean 4/7). Il est le propre de Dieu, l'homme ne peut que le recevoir, il ne lui est pas naturel. L'Amour, l'être humain ne sait pas ce que c'est ; il ne peut qu'en balbutier, et il ne peut qu'y aspirer, tant cela bouleverse sa vie. Alors, partant de là, le chrétien a mission de le transmettre et de toujours y ajuster « son cœur, son âme et toutes ses forces ».
- 3 — « **ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR** » (Jean 1/14). Cet Amour, précisément, qui bouleverse tout tant Il est Autre, « L'Autre », voilà qu'il s'est fait corps et cœur et vie humaine. S'il est le « Tout Autre », il n'est pas le lointain ; c'est ma peau et mon âme, celles de mes frères et sœurs, celles de ceux que je soigne, douloureux, si souvent démunis, qui sont le lieu de Dieu. Alors quand l'homme est en question, la distinction « sacré-profane » ne signifie plus rien : tout est sacré. Et le visage de mon frère m'apportera un sourire ou un signe de Dieu.

Alors, « **TOUT EST GRACE** »... Sans doute, mais cela m'est rarement évident, et ce ne peut être qu'après que je le reconnais, quelquefois longtemps après.

Et Dieu méditait ...

« Cinq fois par jour, ils m'appellent par la prière ;
et du lever au coucher, ils mettent dans leur bouche mon Nom :
je suis présent dans leur langue, leurs bonjours, leurs salutations, leurs repas,
leurs déceptions et leurs attentes...
Je Suis un Dieu proche de l'Homme », dit Dieu.

« Ils pensaient me rencontrer dans le beau monde ;
mais j'habite cet enfant psychotique sans visage,
perdu au dedans de lui-même et pétri de souffrance ;
j'accompagne ses parents pour mettre en leur cœur un regard neuf...
Je Suis un Dieu de l'humanité déchirée », dit Dieu.

« Je les invite à écrire de nouvelles pages dans leur Histoire,
à retrouver une parole au goût de démocratie ;
je donne ma force d'espérer à ceux qui sont écrasés
par le chômage, la pauvreté, la sécheresse et les sauterelles ;
on ne fera pas de moi un Dieu de fatalité...
Je Suis un Dieu qui aime l'homme debout », dit Dieu.

« Depuis l'autre rive,
des sœurs « du chemin » viennent rejoindre le peuple tunisien ;
la piste semble parfois longue avant de croiser d'autres traces ;
la soif, l'attente, le creux du dépaysement marquent leur route...
Je Suis un Dieu qui aide à traverser le désert », dit Dieu.

« Si j'ai quatre-vingt-dix-neuf Noms, c'est qu'il en manque toujours un.
Personne n'a jamais fini de me connaître, personne ne peut me posséder :
je suis dans l'Avent et dans le Ramadan, je suis au temps de Pâques et de l'Aïd ;
et je suis Pentecôte...
Je Suis le Dieu du bout des chemins,
le Dieu Tout Autre », dit Dieu.

Et Dieu se tut
Car il habitait le silence...

Dominique et Bénédicte, écrit dans le train entre Tunis et Sfax, le 25 septembre 88.